

C
 Cahier
 Cinéma Page C2
 Musique classique Page C4
 Télévision Page C4
 Vitrine du disque Page C5
 Jazz et blues Page C5
 Grille télé du week-end Page C6
 Agenda culturel Page C7
 Arts visuels Page C8
 Formes Page C10



André Turpin

Le vertige des images

ODILE TREMBLAY
 LE DEVOIR

André Turpin n'a pas envie d'être le porte-étendard de la relève du cinéma. Jouer au symbole, prouver à la face du Québec qu'on peut faire un film avec 400 000 \$, des amis, en tenant soi-même la caméra, être celui qui donne le bon exemple de la méthode débrouillardise en ces temps d'austérité, celui qui fait baisser les budgets globaux alloués aux cinéastes par les bailleurs de fonds, ça l'emmerde.

Il ne veut rien prouver, ne travaille pas pour l'avenir du jeune cinéma au Québec, n'a rien de l'éclaircur avec sa lanterne sur les orniers pleines d'embûches de la réalisation d'auteur. D'ailleurs Turpin ne mise guère non plus sur le succès commercial de son *Zigrail*, sait parfaitement qu'il arrive avec une œuvre atypique qui ne saurait plaire à tous. «Mon film est une carte de visite pour en faire d'autres», déclare-t-il. Voilà pour sa stratégie de lancement.

Cela dit, le jeune cinéaste de 29 ans ne s'attendait pas à se sentir aussi nerveux à l'approche de la sortie du *Sigrail* en question. Le film (en noir et blanc) est lancé aujourd'hui au festival Chamberlan. La semaine prochaine il prendra l'affiche commerciale au Parallèle. Turpin n'a rien d'un exhibitionniste. Or, il a la désagréable impression de se présenter cette semaine tout nu devant la critique. «Parce que le film me ressemble», précise-t-il.

Autobiographique, cette histoire de jeune entrepreneur qui plaque tout pour retrouver sa blonde enceinte à Istanbul? «Non, proteste le cinéaste qui n'a jamais eu de blonde désirant se faire avorter. Mais j'ai décrit une facette de moi à travers mon héros.» Cette facette, c'est sa personnalité sociable entourée de beaucoup d'amis, qui ne retrouve son intériorité qu'en voyage. Au départ, il voulait réaliser un film sur le désir de paternité, la question de l'enfant qui se pose à un homme.

Dans son Hull natal, il n'avait jamais rêvé d'un avenir de cinéaste. Avant d'atterrir à Montréal à 16, 17 ans, Turpin carburait à la science, au ski acrobatique, au bungee (le saut périlleux en élastique), affirme qu'il était un parfait inculte pour le reste. Montréal fut pour lui un bain culturel.

Tellement ébloui qu'il fut, le jeune Turpin, par ce creuset, qu'il a plaqué la science pour s'inscrire illico à Concordia en cinéma. C'est là que le cinéaste a fait ses classes.

Avant *Zigrail*, il a donné dans le court métrage et la direction photo sur plusieurs films des autres, dont l'intéressant *Because Why* d'Arto Paragamian. La photo, il en faisait depuis longtemps. Son école est surtout technique. On le constate dans *Zigrail*, où son œil prime sur le fond, étonnamment mince. «Je veux montrer. Je ne veux pas faire dire», précise-t-il. Autant dans ses courts métrages, André Turpin s'était fait le champion des plans-séquences, autant dans *Zigrail*, à côté de ceux-ci, il collectionne les plans hachurés, presque clips, mise avant tout sur le vertige des images.

Ses maîtres: Godard, Wenders, Tarkovski, Antonioni, Bresson, mais Turpin espère n'imiter personne,

Picking Berries, 1910, de Helen Galloway McNicholl.



ANTOINE ROBITAILLE

umière et atmosphère, présentée jusqu'au 4 septembre au Musée du Québec, pourrait s'avérer une des expositions les plus courues de l'été. La raison? L'impressionnisme. Notre époque semble folle de ce courant artistique; le succès instantané des expositions qu'on y a récemment consacré le prouvent.

D'autant plus que *Lumière et atmosphère* retrace, pour la première fois, l'émergence de la version proprement canadienne de l'impressionnisme.

Quel contraste avec la réception qu'ont eue les mêmes œuvres, à Montréal et à Toronto, au tournant du siècle! À l'époque, l'impressionnisme choque, dérange et le mot lui-même se veut péjoratif. L'engouement d'aujourd'hui pour ce courant artistique tranche avec les condamnations d'alors. On le qualifiait d'art «flou», inventé et promu par une bande de Français «excentriques qui ne maîtrisent même pas les règles de l'art.» Au Canada, à l'époque, à l'exception de William Van

Horne, de Montréal, très peu de collectionneurs s'intéressaient à autre chose qu'à la peinture académique française et à l'art hollandais.

Ignorés, méprisés, les peintres canadiens qui optèrent très tôt pour l'impressionnisme finirent par tirer leur conclusion. James William Morrice, le plus réputé d'entre ceux-là, écrit même à un ami, vers 1910: «je ne vois aucune bonne raison d'exposer à Montréal et je me demande s'il est sage d'envoyer mes tableaux à Toronto, personne ne les achètera».

L'attitude conservatrice du pays natal en matière de peinture en découragera certains, comme Henri Beau, qui ne remettra pratiquement jamais les pieds au pays. D'autres, provenant de milieux moins fortunés que Morrice, ont dû, pour des raisons financières, se résigner à quitter le continent où ils avaient découvert et adopté la nouvelle peinture.

En France ils étaient allés parfaire leur formation. Suzor-Côté et Morrice, par

Le Musée du
La lumière
 Québec retrace,
en soi
 l'émergence

de la version

Déjeuner sur l'herbe de Henri Beau.



canadienne de

L'impressionnisme:



Morrice, Gagnon,

Suzor-Côté,

Beau...



PHOTOS MUSÉE DU QUÉBEC

VOIR PAGE C 2 : TURPIN

VOIR PAGE C 2 : IMPRESSIONNISTES

<p>NATALIE CHOQUETTE «DIVA, DU UNE ESPÈCE EN VOIX... DE DISPARITION» Elle revient nous éblouir avec sa voix unique de soprano colorature, et nous fait rire avec ses 14 musiciens sortis de sa boîte à surprises! 23 et 24 JUILLET, 20 h Ligne Info Bell: 790-HAHA Code: CHOC</p>	<p>MASSIMO ROCCHI Directement d'Italie, ce mime et comédien passe à la moulINETTE toute une galerie de personnages gauches et maladroits... ÇA DEVAIT ARRIVER Philip Giancarlo et Soren Prevost présentent un spectacle drôle et oh! combien d'actualité. Pas du tout réservé aux initiés... 25 JUILLET, 20 h Ligne Info Bell: 790-HAHA Code: ROCC</p>	<p>ÉLIE KAKOU Ses personnages éclairés ne sont jamais banals. Parfois tendre, toujours marrant mais surtout fou! Elle Ka-qui, Elle Ka-quand, Elle Kakou! 28 et 27 JUILLET, 20 h Ligne Info Bell: 790-HAHA Code: KAKO</p>	<p>PIERRE PALMADE C'est le Mozart de l'humour français! À 27 ans, il compte déjà quatre «one-man show», trois pièces de théâtre et deux films... 28 et 29 JUILLET, 20 h Ligne Info Bell: 790-HAHA Code: PALM</p>	<p>CRAVEN "A" LTÉE AAA Juste pour rire 13. FESTIVAL-MONTRÉAL Bléue Du 19 au 30 juillet</p>
---	---	--	--	---

SALLE PIERRE-MERCURE DU CENTRE PIERRE PELADEAU
 RÉSEAU ADMISSION : 790-1245 BILLETTERIE JUSTE POUR RIRE : 845-2322

SRC SCGL 105.7fm MATCH

LES ARTS

TURPIN

Un film sur le voyage, folklore en moins

SUITE DE LA PAGE C 1

même si l'influence de Wenders traverse Zigrail. «Le film se rapproche surtout comme structure de l'univers littéraire du Jeu des perles de verre d'Herman Hesse», précise-t-il.

Quand il cause Zigrail, il cause technique, parle d'un son hors champ, d'écriture synchrone. L'excès de dialogues, ça l'ennuie. À ses yeux, trop de films constituent des conversations filmées, où l'on met deux personnages en avant-plan avant d'écouter ce qu'ils ont à dire. Au début, il avait quand même dialogué davantage son scénario, mais Zigrail fut modifié en cours de route. Comme son acteur principal, un ami d'enfance, n'était pas à l'aise dans le langage au cinéma, Turpin a coupé, coupé, pour ne conserver que quelques phrases, de moins en moins de répliques à mesure que le film avance et devient quasi muet.

À ses yeux, 400 000 \$ pour tourner un film, «c'est le gros luxe». Une petite équipe de sept avec le comédien principal, en balade en Europe. Un rêve... qui s'est quand même transformé en cauchemar en Bulgarie. Le preneur de son fut violenté par un policier, pour une soite histoire d'excès de vitesse. Tout le monde en est resté un peu traumatisé.

André Turpin se défend d'avoir réalisé un road movie, «plutôt un film sur le voyage», sur cette mobilité qui fait décrocher du quotidien. Les pays d'Europe que traverse le héros ont été déplacés, interchangeables au montage alors que la trajectoire devenait imaginaire. Plus que tout, il a cherché à fuir la couleur locale dans les étapes du voyage, tout ce qui faisait folklo en Italie, en Croatie, en Bulgarie, en Turquie fut gommé.

«Mon Europe est disloquée. J'ai voulu filmer un voyage intérieur, initiatique. Cet homme a subi une overdose sociale et coupe les ponts afin de se retrouver seul et peut-être libre.» Turpin est conscient d'avoir privé de repères son personnage, de l'avoir gardé flou. «Il est immature, pas nécessairement sympathique et en quête d'un ancrage.»

Le noir et blanc, Turpin goûte son esthétique, et le trouve maniable, parce qu'un caméraman peut contrôler plus facilement l'image, la lumière, donc se trouver plus libre.

Le montage du film fut une étape cruciale. Afin d'exprimer les moments de conscience du personnage, Turpin a joué avec de plans saccadés, cassé le rythme, décomposé la dérive des paysages, pour perdre son héros, nous perdre avec lui. Son prochain film commencera où celui-ci semble finir. Il était une fois un gars qui arrive dans une ville...

IMPRESSIONNISTES

exemple, passeront quelques temps à l'Académie Julian où Bouguereau, un «intégré» académique, enseignait. (Morrice ne le supportera d'ailleurs que quelques jours.) En marge de leurs études, les jeunes peintres canadiens prirent contact avec les nouveaux langages des Monet, Manet et compagnie, qui commençaient à s'affirmer. William Bruce, par exemple, passa un été au sein de la colonie artistique de Giverny. Cullen perfectionna son art des reflets de soleil à Morret-sur-Loing, lieu favori de nombreux impressionnistes français.

Pour ceux qui rentrèrent au pays, le retour s'avéra généralement très difficile. Suzor-Côté, par exemple, dut essayer un revers humiliant. Les autorités du parlement refusèrent de lui acheter une grande toile historique représentant Jacques Cartier. La raison? en grande partie sa facture nettement impressionniste.

Aujourd'hui, l'impressionnisme est populaire. «Nous sommes devenus des visuels», explique Pierre L'Allier, qui coordonne l'exposition. Didier Prioul, conservateur en chef du Musée, ajoute: «parce qu'il se dégage une grande sensibilité, ces toiles nous touchent d'emblée; nul besoin d'intellectualiser son rapport à l'œuvre.»

Carol Lowrey, conservatrice invitée et initiatrice de cette exposition, croit qu'une telle rétrospective était devenue nécessaire. Conservatrice de la Americas Society de New York, elle explique que «les milieux artistiques aux États-Unis connaissent bien l'impressionnisme américain. En revanche, dit-elle, ils ignorent jusqu'à l'existence d'un courant de ce type au Canada.»

Lumière et atmosphère est donc d'abord et avant tout destinée au public américain. Après Québec, elle sera d'ailleurs présentée cet automne à New York. Puis elle passera l'hiver à Memphis et reviendra au pays, en Ontario, à l'automne 1996.

Lumière et atmosphère regroupe une soixantaine d'œuvres, de quelque trente artistes, exécutées entre 1885 et 1920.

En majorité, ça va de soi, celles-ci frappent par leur caractère résolument impressionniste. Pour plusieurs raisons. D'abord parce que les choses y sont peintes davantage comme elles apparaissent que comme elles sont en réalité. Par exemple, deux coups de pinceau seulement suffisent à Morrice pour évoquer un acrobate dans *Le cirque de Montmartre*.

Autre caractéristique proprement impressionniste, les sujets se perdent dans des hachures multicolores. Surtout chez William Clapp (*Dans le verger ou Une route en Espagne*). Des milliards de minuscules touches donnent naissance à des formes; ici un cours d'eau impétueux du printemps (Suzor-Côté, *Dégel d'avril*), là un sol moulu de lumière (Henri Beau, *Déjeuner sur l'herbe*).

Les couleurs, elles, bien qu'elles soient encore d'un sombre «victorien» dans quelques cas (chez Morrice,

par exemple), frappent par leur vivacité. Les tons pastels sont souvent à l'honneur, tout comme chez Degas ou Monet.

Les points de vue relèvent clairement de l'ère moderne: dans leur cadrage, les artistes n'hésitent pas à masquer des parties du sujet, quitte à les couper grossièrement comme le ferait un objectif de caméra. Sous *L'ombre de la tente*, de Helen McNicoll ou *Charroi de billots en hiver*, de Maurice Cullen, révèlent en cela une influence modernisante de l'apparition de la photographie.

Enfin, il y a la lumière qui devient, chez les impressionnistes canadiens, tout comme chez les français, une sorte de «personnage principal». L'agent actif qui définit la toile. «La neige n'est jamais blanche dans l'œil de ces peintres», affirme Pierre L'Allier. La lumière lui donne toujours une teinte particulière; c'est elle qui crée le paysage, l'image.

Habitudes européennes

Pour ce qui est des thèmes, les impressionnistes canadiens commencent par se conformer aux habitudes européennes. Les toiles représentent souvent des sujets assez bucoliques, en droite ligne avec les thèmes impressionnistes traditionnels. Le meilleur exemple est sans doute *Jeunesse au soleil*, de Suzor-Côté, où l'on aperçoit une ombrelle à la Monet. On pourrait en dire autant pour l'exploitation des thèmes urbains. Les toiles de Harris (*La fabrique de Eaton*) et Macdonald (*Rails et circulation*), par exemple, rappellent clairement le fameux *Le pont de l'Europe* et *La gare St-Lazare* de Monet.

Mais ce conformisme fut passager. De retour dans leur contrée avec des techniques nouvelles, les impressionnistes canadiens se mettent à réinterpréter leur pays. William Colgate, un historien de l'art, formule ainsi le phénomène: «L'influence libératrice de l'impressionnisme a éveillé les peintres canadiens aux possibilités picturales de leur propre pays». Les artistes composèrent alors sur leurs toiles une sorte de «mon pays, c'est l'hiver», en exaltant la lumière qui se dégage de la neige (Clarence Gagnon, *L'hiver au village de Baie Saint-Paul*). Mais aussi en profitant des effets vaporeux du froid (Maurice Cullen, Dominion Square). On dit que Morrice, par exemple, hésitait à peindre le Canada autrement qu'en hiver, selon lui la seule saison, au Canada, qui produisait des lumières dignes d'être peintes.

Chez plusieurs artistes canadiens influencés par l'impressionnisme, cette exaltation de la nature se muera plus tard en une sorte d'idéologie artistique nationaliste. On pense ici aux précurseurs du fameux Groupe des sept, les Macdonald, Thomson (admirez son *Chaloupes effilées*) Harris, Lismer, à qui *Lumière et atmosphère* donne une place bien méritée.

Toutefois, l'impressionnisme, lui, n'a jamais constitué une véritable école au Canada. Carol Lowrey explique: «Il est le fait de quelques personnages isolés, qui pouvaient parfois échanger sur leurs techniques, mais qui n'en ont jamais fait une école.» Par les multiples traces qu'il a laissées, l'impressionnisme apparaît toutefois comme la première étape du modernisme dans l'histoire de la peinture canadienne. Voilà qui méritait une exposition aussi remarquable que *Lumière et atmosphère*.

Zigrail
Va pour la technique, reste l'histoire à raconter

ZIGRAIL.
Réal, scénario et caméra: André Turpin. Avec André Charlebois, Dorothée Berryman, Arianne Cordeau. Samedi, au Nouveau Festival. Au Cinéma Parallèle, dès la semaine prochaine.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ça faisait bien six mois qu'on parlait du film d'André Turpin, avant tournage, pendant tournage, après tournage, en annonçant l'avènement d'un nouveau style de cinéma québécois plus souple, moins onéreux (dans la foulée d'*Eldorado*). Sans doute, cette publicité excessive a-t-elle nui à ce film réalisé avec des moyens artisanaux (400 000 \$) en suscitant des attentes démesurées.

Zigrail raconte le voyage d'un jeune homme qui, à l'heure de lancer avec l'aide de sa famille une entreprise de bungee (cette espèce de saut dans le vide au bout d'une longue corde), quitte tout pour rejoindre sa blonde à Istanbul, laquelle menace de se faire avorter. Veut-il d'une paternité? Il le découvrira au fil de sa traversée de l'Europe, de Paris à Istanbul, cette Byzance moderne qui ouvre sur l'Orient, en auto, en train, en camion à travers sept pays. Road movie, donc, mais sans la couleur locale. Pour le mouvement en somme, pour le périple intérieur, pour quelques rencontres aussi: une jeune Italienne qui ne veut pas d'enfants, une dame roumaine qui considère le monde trop noir pour mériter d'être peuplé, etc.

La facture de ce Zigrail est intéressante. Turpin est d'abord un technicien. Le film en est un de rythme hachuré, d'images synchrées, de montage nerveux, en montagnes russes, avec plans-sé-



André Charlebois et Ariane Cordeau, dans Zigrail.

quences succédant à des coupures en clips venues accélérer le mouvement. Et le choix des images en noir et blanc s'insère bien dans cet esthétisme expérimental. Malheureusement, on reste en manque de scénario, d'histoire. Je ne vois pas pourquoi l'audace de la forme devrait excuser la pénurie de substance. Un film est le mariage du fond et de la forme, et de la force des deux, de leur alliage, de leur dialogue naît l'harmonie. Mais ici, on se demande vraiment ce que le cinéaste cherche à dire. Il n'arrive guère à soutenir un intérêt avec cette non intrigue échevelée. Turpin a modifié son scénario en cours de route, amenuisant ses dialogues. Reste une structure narrative vague et creuse.

Ni son personnage principal, André, incarné par un non profession-

nel, ni sa petite amie Kim (Arianne Cordeau) ne savent manier le dialogue. Or, le film ouvre sur leur conversation, abordant les rapports entre eux, avec la société. Les répliques, toujours banales, iront s'amençant au long du film, pour entrer dans une œuvre quasi muette.

André, le caractère central n'est ni fort, ni sympathique, et on se désintéresse de son sort et de ses velléités de paternité. Il ne peut soutenir le film sur ses épaules. La portée initiatique de ce périple nous échappe souvent, par manque de repères, desservie par les carences criantes du scénario et par le jeu trop faible des comédiens.

André Turpin nous prouve qu'il sait jongler avec la technique. Il lui reste à démontrer qu'il sait aussi raconter une histoire. C'est partie remise, j'espère.

Nouveau festival

À l'assaut des autres pornos

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ce soir, le Nouveau Festival se propose d'entraîner les cinéphiles dans un lieu en général fréquenté par une autre clientèle abonnée aux nuits chaudes de la main. J'ai nommé les peep shows, ces cabines où les amateurs de pornographie voguent avec leurs fantasmes sur les films XXX. Samedi soir, le Festival s'approprie les 32 cabines climatisées du peep show Sexo-Thèque et y programme sa propre sélection. Mais c'est l'occasion d'aller jeter un œil dans ces autres étranges.

Un très beau film à voir en salle aujourd'hui: JLG par JLG, autoportrait de décembre, signé par l'imitable Jean-Luc Godard.

Tout le monde n'apprécie pas la

plongée dans l'univers sous-marin de Jean-Luc Godard. Dommage! Car le voyage intérieur est stimulant et magnifique! Des images, des paysages d'une telle perfection stylistique qu'ils deviennent symboles et états d'esprit.

JLG par JLG est une œuvre d'autant plus intime qu'elle se déguise en autoportrait. Godard y livre le meilleur de lui-même: les réflexions croisées d'un intellectuel entouré de livres, nourri par eux, sa pensée formée à travers celle de tous ces penseurs qui l'ont précédé.

Godard cite Wittgenstein et Heidegger. Il médite aussi sur la vie, la musique, le cinéma: «Les films sont des marchandises et il faut brûler les films. Je l'avais dit à Langlois. Mais attention! avec le feu intérieur.» L'éternelle voix hors champ dira ailleurs: «Le tragique dans le rapport sexuel, c'est la virginité des âmes.» Le film est une cantate intérieure à plusieurs voix, un édifice fragile, nourrissant et superbe; avant tout une de ses éternelles explorations godardiennes de l'âme qui vous laisse grandir.

Ce soir, au Monument National, 15h15.

Les fans de Peter Greenaway se rueront sans doute sur *Stairs I Geneva*, la vidéo qu'il a tournée sur l'exposition *Stairs*, où cent sites de la ville ont été mis en évidence dans le but d'inciter les citoyens de Genève à aiguiller leur faculté de contemplation. Greenaway a donc repris à son compte ces cent sites, pour nous les livrer à travers son propre regard.

Le cinéaste du *Belly of an architect* et du *Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant* est avant tout un œil d'artiste. Il sait cadrer une image et s'en donne à cœur joie, isolant chaque site; ici un simple escalier, là une façade ou une fontaine, jouant à créer des montages, des jeux visuels. Chaque site est numéroté, de un à cent. On se plaît à décortiquer la manière de filmer Greenaway, mais l'exercice devient vite lassant pour le spectateur, et on enregistre bientôt plusieurs déflections dans la salle.

Dimanche, au Théâtre de la Chapelle, 11h45.

Un documentaire remarquable viendra ravir les admirateurs du regretté John Cassavetes. Celui qui mit au monde une certaine forme de cinéma indépendant en Amérique formait un couple de légende avec sa femme Gena Rowlands, également son actrice fétiche. Amis et collaborateurs, dont Gena, Ben Gazzara, Peter Falk, etc., se souviennent, racontent la méthode de travail unique du grand John, l'immortel cinéaste de *A Woman under influence* et de *Opening Night*. Un passionnant document sur un homme merveilleux, mais aussi sur les joies et les misères du cinéma indépendant.

Dimanche, au Théâtre de la Chapelle, 17h45.

C'est *La Cité des enfants perdus* de Jeunet et Caro (les cinéastes de *Delicatessen*) qui assurera la projection de clôture du Nouveau Festival. Le film faisait l'ouverture du festival de Cannes où il a à la fois ébloui et déçu la critique. Ébloui, pour ses décors magistraux et surréels signés Caro: une plateforme pétrolière du futur en dérive ou un vieil homme qui a perdu la faculté du rêve essaie de capturer ceux des enfants. Déçu, pour la minceur du scénario et le jeu assez faible des enfants.

Dimanche, au Monument national, 21h, sur invitation.

CAFÉ Tango
présente
MARIACHIARA MICHIELI & ALEJANDRO AQUINO
danseurs invités de la compagnie de tango «Los Tangueros» d'Italie

En spectacle du jeudi 22 juin au dimanche 25 juin à 22h30.

Prix d'entrée: 12 \$
10 \$ / prix étudiant
Entrée dès 21h30 - spectacle à 22h30

4848, boulevard Saint-Laurent porte côté nord 285-4848
Ouvert du jeudi au dimanche à partir de 21 h 30

LE DEVOIR

THEATRE LE CHANTECLER

LOUIS LALANDE FRANÇOISE FAUCHER PATRICIA TULASNE CÉDRIC NOËL

A L'AFFICHE

LES GRANDES PERSONNES

comédie d'Olivier Dutaillis
mise en scène et production Louis Lalande
concepteurs: Claude Fortin - Louis Landry

HÔTEL LE CHANTECLER STE-ADELE AUT. DES LAURENTIDES SORTIE 67 (514) 229-3591

UNE COMÉDIE APHRODISIAQUE

MERCREDI AU SAMEDI: 20H30 FORFAIT SOUPER-THÉÂTRE FORFAIT COUCHER-THÉÂTRE PRIX DE GROUPE SALLE CLIMATISÉE

ELOÏSE CHARRETIER MATHILDE SEIGNER

Rosine

PARISIEN 866-3856 12:55-3:15-5:30-7:40-10:00

Josiane BALASKO Victoria ABRIL Alain CHABAT

Gazon Maudit

PARISIEN 866-3856 2:00-4:40-7:35-9:25

CHEVALIER DE LORIMIER
OPÉRA de Gilbert Patenaude

Album double ord. 38,99\$ 34,99\$ le 21 juin seulement

Album double ord. 38,99\$ 34,99\$ le 21 juin seulement

Venez assister au lancement du disque **CHEVALIER DE LORIMIER** un opéra de Gilbert Patenaude

sur un livret de Thérèse Tousignant le mercredi 21 juin à 17h30

JEUNES VOIX DU QUÉBEC

Champigny

4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587
Mt-Royal Stationnement gratuit à l'arrière

LES ARTS

CINÉMA

Batman Forever: vivement tante Harriet!

BATMAN FOREVER

De Joel Schumacher. Avec Val Kilmer, Tommy Lee Jones, Jim Carrey, Nicole Kidman, Chris O'Donnell. Scénario: Lee Batchler, Janet Scott Batchler, Akiva Goldsman. Image: Stephen Goldblatt. Montage: Dennis Virkler. Musique: Elliot Goldenthal. États-Unis, 1995.

MARTIN BILODEAU

Malgré que le réalisateur Joel Schumacher remplace Tim Burton à la barre, et que Val Kilmer revêt la cape auparavant portée par Michael Keaton, *Batman Forever* reste, d'un point de vue strictement esthétique, en parfaite continuité avec les deux épisodes qui l'ont précédé. En ce qui a trait à la continuité et à la cohérence de ce scénario bancal soutenu par des vedettes surexposées — comme l'insupportable cabotin qu'est Jim Carrey et l'excellent radoteur qu'est Tommy Lee Jones —, *Batman Forever* nous fait trop souvent souhaiter l'arrivée impromptue de tante Harriet.

Two Face (Tommy Lee Jones), un psychopathe dont la moitié du visage a été ravagé par l'acide à cause de Batman, réclame la peau de son bourreau. Un douteux scientifique à la solde de Bruce Wayne cherche parallèlement à convaincre son bienfaiteur des vertus de son invention qui permet de lire les pensées. Rejeté par Wayne, l'homme sombre dans la folie et devient Riddler, semant autant de charades que de bombes sur Gotham City. Associé avec Two Face, Riddler entreprend de régler son compte à Batman, sous le costume duquel il est parvenu à identifier son ennemi.

L'enjeu sentimental du film est incarné par docteur Chase Meridian (Nicole Kidman), une criminaliste fascinée par Batman et amoureuse de Wayne. Dick Grayson (Chris O'Donnell), un jeune acrobate endeuillé par le récent décès des

membres de sa famille assassinés par Two Face, est recueilli par l'admiratif et compatissant millionnaire. Aidé par le majordome et animé d'un désir de vengeance, Dick découvre la batcave et ne tarde pas à se métamorphoser en Robin.

Si certains des développements paraissent confus et nécessitent une grande clémence de la part des spectateurs, les dialogues de *Batman Forever* semblent cependant avoir bénéficié d'un soin tout particulier. Outre les interminables monologues du Riddler, livrés par le plus exaspérant

comédien de sa génération, c'est la psychologue femme fatale — moins chatte que Michelle Pfeiffer mais combien plus féline que Kim Basinger — qui a droit aux quelques répliques grivoises qui mettent un peu de piquant dans ce film surchargé. Les scénaristes ont multiplié les personnages pour multiplier les événements, mais sont restés en superficie de chacun. A vouloir expliquer leur origine et identifier la source de leur désir de vengeance, *Batman Forever* ne laisse en effet plus grand place aux affrontements. Les scènes s'enfilent indifféremment, sans qu'un échafaudage en supporte la logique.

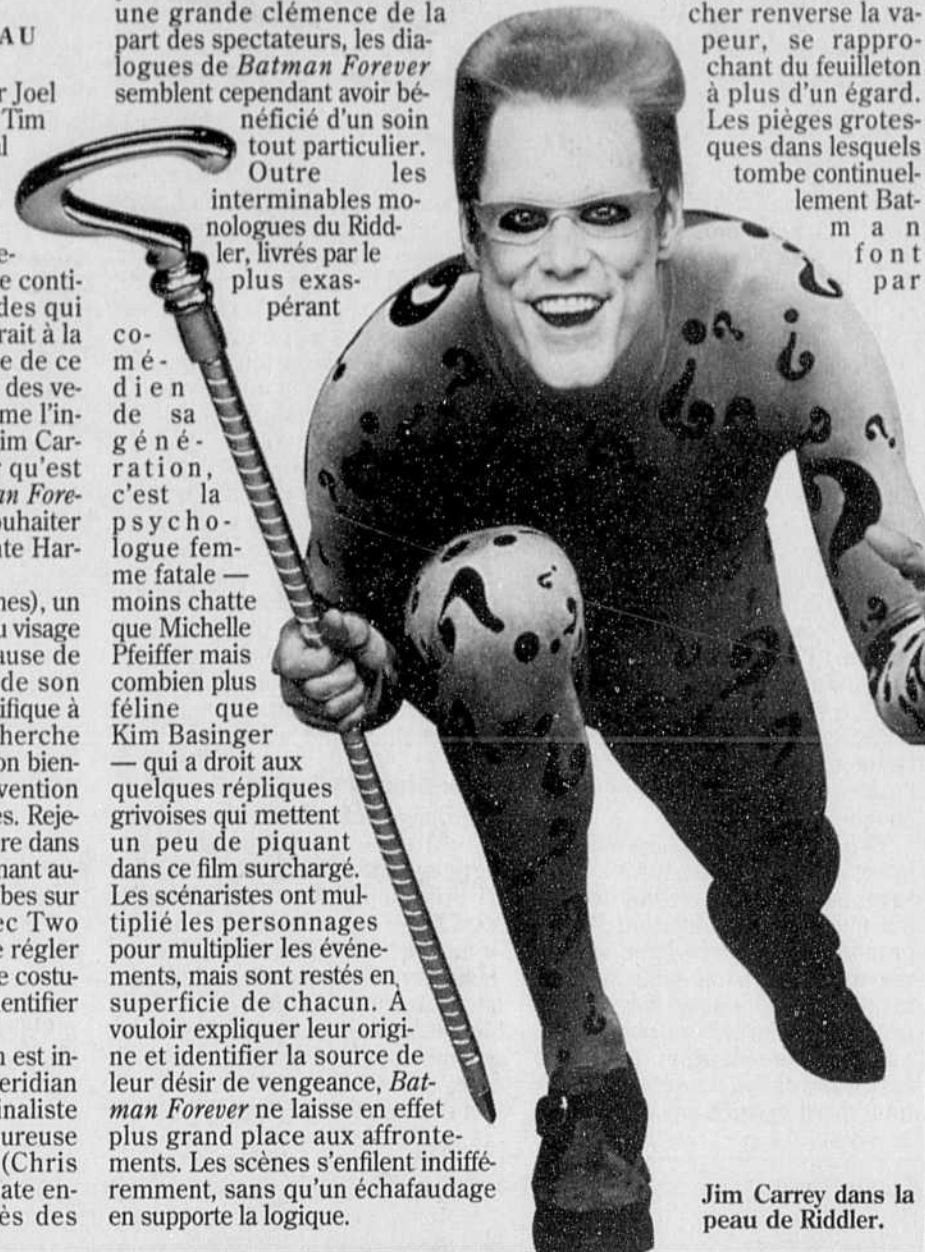
Burton (qui assume ici la production du film) avait pris ses distances vis-à-vis la série télévisée dans laquelle Adam West campait le célèbre héros. L'absence de Robin, entre autres, visait à faire converger l'attention sur les héros et à dissiper tout malentendu quant à sa sexualité. Le film de Schumacher renverse la vapeur, se rapprochant du feuilleton à plus d'un égard. Les pièges grotesques dans lesquels tombe continuellement Batman font par

exemple allusion aux finales des épisodes, au cours desquelles un narrateur empathique spéculait sur les chances qu'a le héros de se tirer de l'impasse. L'humour léger et l'absence d'enjeu social font aussi de *Batman Forever* un produit plus proche de la série que de la bande

dessinée créée par Bob Kane en 1939. La crédibilité des scènes de bagarre n'aurait d'ailleurs pas trop souffert de quelques «Piff» «Paff» et «Zaoumm» affichés çà et là à l'écran.

Enfin, en ressuscitant Robin, les scénaristes ont pris soin d'éclaircir

leur rapport l'un à l'autre. Les deux hommes au passé similaire (tous deux ont assisté, impuissants, au meurtre de leurs parents) partagent en effet un besoin viril de vengeance, ainsi qu'une passion pour les Harley Davidson (hum!)



Jim Carrey dans la peau de Riddler.

Pauvre Gary!

LES FAUSSAIRES

De Frédéric Blum, avec Gérard Jugnot, Jean-Marc Barr, Viktor Lazlo, Daniel Prévost, Claude Piéplu, François Perrot. Scénario: Pierre Chosson, Olivier Dazat et Frédéric Blum, d'après *La Tête coupable*, de Romain Gary (Gallimard). Images: Bernard Luitic et Sabine Lancelin. Montage: Claire Pinheiro, Annie Baronnet. France, 1994. 1h30. Au Parisien.

FRANCINE LAURENDEAU

Tahiti. Jack Baker (Jean-Marc Barr), un universitaire américain, débarque à Papeete. Mais ce n'est pas pour prendre des vacances qu'il s'installe dans ce paysage enchanteur. C'est pour y écrire une biographie de Paul Gauguin. Son regard observateur sera aussitôt attiré par le comportement d'un curieux personnage: Cohn (Gérard Jugnot). Selon son interlocuteur, Cohn se complait à jouer avec beaucoup de conviction le pornographe pervers, l'alcoolique bourré de remords, bref, le Blanc déchu. menteur imaginaire et inlassable, il raconte aux touristes crédules des histoires pitoyables et loufoques qui provoquent chez ses auditeurs un mélange de frayeur et de pitié dont il sait habilement profiter. Convaincu d'être l'héritier spirituel de Gauguin, il fait tout ce qu'il peut pour embêter les bien-pensants de l'île, en particulier le chef de la police, parce qu'il les considère, eux, comme les héritiers spirituels de ceux qui persécutèrent le peintre. Qui est cet énergumène? se demande Baker. Et comment Meeva, sculpturale vahiné droit sortie d'un tableau de Gauguin, peut-elle être amoureuse de ce pitre qui n'a même pas l'excuse d'être riche?

Si bien que lorsque quelqu'un lui laisse entendre que Cohn posséderait chez lui un Gauguin authentique, il ne résiste pas. Il va s'attacher à ses pas, jusqu'à faire les quatre cents coups avec lui. La fréquentation d'un tel individu n'est pas de tout repos et les aventures ne seront pas nécessairement agréables. Mais peu à peu, Baker croit percer sa véritable identité et sa motivation profonde. Ce petit jeu se révélant beaucoup plus intéressant que la rédaction d'une soixante-dix-huitième biographie de Gauguin, le jeune Américain finit par négliger totalement son travail pour suivre Cohn, imiter Cohn, devenir Cohn.

J'ai éprouvé tout au long de ce film une sensation de déséquilibre et d'inconfort qui m'a rappelé ma réaction devant *La Vieille qui marchait dans la mer*, de Laurent Heynemann, d'après le roman de San Antonio. La sensation d'être à la fois devant un texte savoureux et délirant, devant des dialogues d'une insolente incongruité, mais aussi d'être devant une adaptation pieusement prudente et d'une mise en scène rabat-joie. Heureusement que dans ce film, Jeanne Moreau campait Lady M., indécente et superbe vieille dame indigne, un rôle qui lui a du reste fort justement valu un César. *Les Faussaires* est le premier long métrage de Frédéric Blum

qui a derrière lui une impressionnante filmographie d'assistant. Il a été notamment, à deux occasions, premier assistant de Costa Gavras. Et je ne peux pas m'empêcher d'évoquer *Clair de femme*, cette adaptation inventive et tellement proche de l'esprit du roman insolite, absurde et profondément nostalgique de Romain Gary. C'était en 1979. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Gary s'est suicidé. Et puis on a découvert le formidable tour qu'il nous a joué en faisant publier, sous le nom d'Emile Ajar, trois romans dont l'un avait reçu le prix Goncourt.

C'est de tout cela dont Frédéric Blum affirme s'être inspiré. «Je voulais faire un film sur Gary, parler de Gary, d'Ajar. Cohn, c'est Romain Gary. Le parallèle est évident, de renchérir le réalisateur. Ce personnage qui tue sa propre identité, qui a besoin de disparaître pour revivre, c'est Gary. Un peu ce qu'il était, un peu ce qu'il aurait aimé faire, un peu ce qu'il a fait après avec Ajar, ce dédoublement de personnalité. A tel point qu'à la fin du film, pour la lettre laissée par Cohn, on s'est servi de la dernière ligne de *Vie et mort d'Emile Ajar*».

Voyons le résultat: il n'est pas mauvais ce film, il est terne. Le personnage de Parker m'a agacé dès le début avec son projet de biographie, dont on ne croit pas un mot, et son bilinguisme (il pense en anglais et parle en français) absolument gratuit quant au déroulement de l'intrigue. Peut-être a-t-on voulu établir un parallèle avec la personnalité de Gary, écrivain français d'origine russe? Tout comme l'enfer, ce film m'apparaît pavé de bonnes intentions.

Viktor Lazlo est belle, c'est malheureusement tout ce qu'on lui demande. Ici et là, porté par son texte, un comédien nous fait croire un instant à cette histoire et des étincelles jaillissent. Mais laissé à lui-même, il retombe bientôt dans la grisaille générale. Le feu ne prend pas. Certes, le paysage est parfaitement idyllique et la musique (des classiques du jazz) revigorante. Je n'avais pas lu *La Tête coupable*. Ne sachant vraiment pas à quoi m'en tenir, je suis allée, en sortant du film, dans la première librairie digne de ce nom pour me procurer le roman. Je vous dirai seulement que le personnage de Parker est une invention du scénario. Et que j'ai passé une excellente soirée. Les films ratés ont parfois leurs bons côtés.



Gérard Jugnot et Jean-Marc Barr dans *Les Faussaires*.

À L'ÉCRAN

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★: très bon
- ★★: bon
- ★: quelconque
- *: très faible
- 🐛: pur cauchemar

BATMAN FOREVER

★★★

Tim Burton a cédé le gouvernail au réalisateur Joel Schumacher pour qu'il mène à bon port ce troisième épisode de Batman. Il n'a pas eu tort, quoique *Batman Forever* soit un projet moins ambitieux. Le désir de vengeance anime tous les personnages: le Riddler veut rendre la monnaie de sa pièce à Bruce Wayne, Two Face réserve un chien de sa chienne à Batman, et Robin a juré d'avoir la tête de Two Face. Moins macabre, moins existentiel et plus axé sur l'humour et les effets spéciaux, *Batman Forever* se réclame plus de feuilleton télévisé au ton léger que de la bande dessinée aux envolées existentialistes. Berri, Complex Desjardins. *Martin Bilodeau*

CLEAN, SHAVEN

★★★ 1/2

Lodge Kerrigan signe ici un premier long métrage très concentré, très dur et vraiment percutant. Il brosse le portrait brillant et quasi clinique d'un jeune schizophrène en quête de sa fille, et la prestation de Peter Greene en malade tourmenté, autodestructeur, halluciné, ravagé par l'angoisse est parfois insoutenable de violence et de justesse psychologique. Ames trop sensibles, fuyez ce film aux images parfois atroces. Au Cinéma de Paris. *Odile Tremblay*

WHEN NIGHT IS FALLING

★★ 1/2

Patricia Rozema, la réalisatrice torontoise si éclatée du *Chant des sirènes* et de *Chambre blanche*, signe un troisième long métrage plus faible et trop esthétisant. Avec Pascale Bussières en vedette, le film raconte la découverte d'une passion homosexuelle par une jeune femme engoncée dans un milieu qui l'étouffe. Sur fond de cirque, traité comme un conte, le film atteint moins l'universel que les précédents et, desservi par une trame mince et des images léchées, voyeuses, capte difficilement l'émotion qu'il pourchasse. Au Faubourg. *Odile Tremblay*

LES FAUSSAIRES

★★

Premier long métrage de Frédéric Blum adapté du roman de Romain Gary, *La Tête coupable*. À Tahiti, un jeune universitaire américain est intrigué, puis fasciné par un drôle d'individu qui ne cesse pas d'inventer des histoires. Une adaptation terne, platement mise en scène. Ici et là cependant, le texte jette des étincelles (c'est tout de même du Gary). Mais le feu ne prend pas. Lisez plutôt le roman. Au Parisien. *Francline Laurendeau*

Les Nuits Black QUÉBEC

22 juin au 1^{er} juillet 1995

Rencontre au sommet

Grand Théâtre de Québec

Jeudi 22 juin à 20 h 30, 45 \$, 35 \$

Dave Brubeck



Oliver Jones

FORAÏT JAZZ

sur Québec

(1 nuit / 2 personnes)

Radisson. HÔTEL DES GOUVERNEURS

Disponible du 22 juin au 1^{er} juillet. Seulement 160 \$*

- 2 billets de spectacle au choix
- 1 chambre de luxe en occupation double
- 2 petits déjeuners
- Frais de service et stationnement intérieur inclus

Au cœur des activités des Nuits Black Pour réservation: (418) 647-1717

*Taxés en sus

Rencontre des virtuoses

Grand Théâtre de Québec

The Rite of Strings

Jeudi 29 juin à 20 h 30, 45 \$, 35 \$

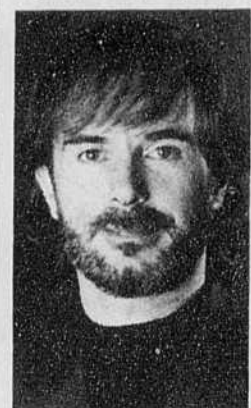
Stanley Clarke



Al Di Meola



Jean-Luc Ponty



Jazz contemporain Musée du Québec



LES ARTS du Maurier Liée

Dave Holland Quartet 24 juin, 20 h 30 • 35 \$

Willem Breuker Kollektief 25 juin, 20 h 30 • 18 \$

Steve Beresford & Han Bennink 26 juin, 20 h 30 • 18 \$

Lee Konitz & Franz Kolgman Pipe Trio 27 juin, 20 h 30 • 35 \$

Jacky Terrasson Quartet & Javon Jackson 28 juin, 20 h 30 • 18 \$

Sheila Jordan & Steve Kuhn 29 juin, 20 h 30 • 35 \$

Cassandra Wilson 30 juin, 20 h 30 • 35 \$

Fleur noire: L'Heptade d'Harmonium « l'intégral » 22, 23, 24 juin, 22 h • 6 \$

Paul Brochu et Les Rythm Diggers 25, 26 juin, 22 h • 12 \$

KeB'Mo' 27 juin, 22 h • 18 \$
Bela Fleck & The Flecktones 29 juin, 22 h • 25 \$
Allan Holdsworth 30 juin, 1^{er} juillet, 22 h • 35 \$

Fusion

Bar spectacles Le D'Auteuil

Goëff Keezer 22, 23, 24 juin, 20 h 30 • 8 \$

Mario Grigorov 25, 26 juin, 20 h 30 • 8 \$

Georg Graewe 27 juin, 20 h 30 • 8 \$

André Larue Sextet 28 juin, 20 h 30 • 8 \$

The Recyclers 29 juin, 20 h 30 • 8 \$

Jane Bunnett & Jeanne Lee 30 juin, 20 h 30 • 8 \$

Guss Janssen Trio 1^{er} juillet, 20 h 30 • 8 \$

Découverte Café-spectacles du Palais Montcalm

Et plus de 125 représentations gratuites...

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Formations extraordinaires

FRANÇOIS TOUSIGNANT

GUSTAV MAHLER
VIIIe Symphonie, dite «des mille». Cheryl Studer (Soprano I, Una penitentiaria); Sylvia McNair (Soprano II, Magna Peccatrix); Andrea Rost (soprano, Mater Gloriosa); Anne Sofie von Otter (Alt I, Mulier Samaritana); Rosemarie Lang (Alt II, Maria Aegyptiaca); Peter Seifert (Tenor, Pater Marianus); Bryn Terfel (Bariton, Pater ecstaticus); Jan-Hendrik Roetering (Baß, Pater profundus); *Chœur de la Radio de Berlin*; *Chœur philharmonique de Prague*; *Chœur d'enfant Tölzer*; *Orchestre philharmonique de Vienne*, dir. Claudio Abbado. DGG 445 843-2



ce, on reste pantois.

La scène finale du *Faust* est encore une autre merveille de construction de la part du chef. Abbado joue plus de la transition que de la solution de continuité. Cela surprend un peu à la première écoute. Les habitudes sont vite brisées par l'émotion et le lyrisme véhiculés par les interprètes. La brochette de solistes est en effet impressionnante et d'une complexité parfaite pour ce genre de théâtre imaginaire.

Que dire de l'Orchestre de Berlin? Simplement qu'il est somptueux! Les couleurs qu'Abbado en fait ressortir tiennent plus de la vision expressionniste que de la nostalgie postromantique.

C'est peut-être là la clé de ce nouvel éclairage apporté à cette symphonie: un regard non pas tourné vers le passé, mais une attention à ce que cette œuvre renferme de contemporain à son époque. Comme si Abbado voulait donner tort à Adorno. Ce qu'il réussit fort bien d'ailleurs.

TODD LEVIN

De Luxe. Blur; Everyday; Turn; Swirl. Mary Nessler (mezzo-soprano); Todd Levin (voix); Orchestre symphonique de Londres (LSO), dir. David Alan Miller. DGG 445 847-2

On nous avertit d'emblée: l'art de Todd Levin (que je ne connaissais pas encore) est à la musique ce que celui de Warhol est à la peinture. Peut-on rêver de plus belle publicité? Curieux, j'écoute.

Déconcertant! Une musique post-postmoderne. Beaucoup moins aseptisée que Warhol. On ne peut pas parler de mélange ou d'amalgame des styles. Il n'y a simplement pas de style. En cela réside la grande originalité de Todd Levin. Il prend des artefacts musicaux au hasard de ses promenades acoustiques imaginaires, les passe à la moulinette de la musique de film, du minimalisme primaire et de la pulsation «rock». Puis, il s'amuse du résultat, tentant de nous amuser aussi.

Et il y arrive fort bien. Devant un phénomène comme *Blur*, il ne m'importe guère de savoir si c'est de la «grande musique». C'est de la musique forte et qui nous embarque avec violence. Une sorte de disco-thèque *De Luxe* qui étourdit, où le niveau sonore ne descend jamais en dessous du double forte. Les vieux rockers n'ont qu'à bien se tenir: on vient de les dépasser, magistralement.

Certains moments rappelleront bien tel ou tel album ou musique déjà bien connus. Attention: le jeu des devinettes vous empêchera de goûter la jeunesse débridée de ce jeune compositeur (il a 33 ans). Et son imagination parfois étourdissante — littéralement — comme dans *Swirl*.

«Plus américain que cela, tu meurs» dira un de mes amis. Si, comme moi, vous aimez l'Amérique et ses débordements, sa naïveté et ses contrastes, forcez dans cette énergie brute. *De Luxe*, la plage trois, est la plus géniale auto-interview depuis la préface de Boulez à *Penser la musique aujourd'hui*. Mais d'un tout autre genre, quoi que d'un ton tout aussi virulent et critique. Un CHOC, je vous le garantis. Et toujours sur «avant-fond» fort de batterie.

Je me répète: je ne sais pas encore si j'aime, mais je suis persuadé qu'il y a là quelque chose. L'Amérique bouge. Ramons.

TÉLÉVISION

Les Heures chaudes de Montparnasse

PAULE DES RIVIÈRES
 LE DEVOIR



PAULE DES RIVIÈRES

Ils s'en venaient de l'Oural et du Mississippi, à la recherche d'un atelier et de rencontres, comme le dit André Salmon dans cette fascinante, unique série française sur l'histoire du quartier Montparnasse et, à travers lui, de l'art français.

La paternité de la série revient à Jean-Marie Drot, qui, en 1960, voyant un quartier disparaître, entreprit d'interroger les témoins encore vivants, afin de préserver l'histoire. Plus de 150 témoins privilégiés, la plupart aujourd'hui disparus, racontent leur page dans la vie de Montparnasse. Pour certains, *Les Heures chaudes de Montparnasse* s'arrêtent avec la guerre de 1914, pour d'autres elles prennent fin en 1929, alors que la crise force les Américains à rentrer en bloc chez eux. Pour certains, elles commentent au Bar Bullier, pour d'autres à la Closerie des Lilas.

La série, dont quelques extraits ont été présentés au Festival du film sur l'art l'année dernière, est au centre d'une exposition présentée à Paris, à l'Espace Electra. C'est que le réalisateur, Jean-Marie Drot, a effectué un travail colossal et capturé l'essence d'un quartier, d'une époque, d'une bohème.

TV5 présente les 13 épisodes de la série les lundis, 11h30. N'essayez pas de dire aux gens de cette télé que l'heure de diffusion d'une si grande série est incongrue, cela ne servira à rien. Ceux qui travaillent mais qui possèdent un magnétoscope peuvent s'organiser pour visionner ultérieurement les émissions. *Les Heures chaudes de Montparnasse* fut d'abord tournée en noir et blanc,

dans les années 60. Mais toutes les œuvres montrées à l'écran furent tournées à nouveau, il y a deux ans, en couleur. Le premier épisode a déjà été diffusé; le second, lundi, s'attache plus particulièrement aux préoccupations esthétiques des artistes et à la révolution cubiste de Picasso et Braque, dont parle le critique d'art et marchand de tableaux D.H. Kehnweiler.

Présentation d'œuvres donc mais également entrevues, documents d'archives, liés par les commentaires un brin didactiques — juste ce qu'il faut — du réalisateur, qui fut de longues années directeur de l'Institut français du film à Athènes et de l'Académie de France à Rome. La musique, l'éclairage, les paysages, tout nous entraîne sur l'irrésistible chemin de la nostalgie.

Réhabilitation onéreuse

L'image était parfaite, trop parfaite: Michael Jackson, le doux agneau martyrisé par les envieux, et Priscilla Presley, preuve vivante de l'hétérosexualité du chanteur blanchi, prête à bondir si jamais son mari s'enfargeait, se prêtant aux questions les plus indiscrètes de Diane Sawyer, sur ABC cette semaine, dans les luxueux studios de Sony à Los Angeles.

Pour faire plus vrai, Elizabeth

Taylor raconte comment elle a volé au secours de Michael Jackson à Singapour après que ce dernier eut été accusé d'agression sexuelle auprès de jeunes garçons couchant dans le même lit que lui. Michael ne pourrait jamais faire cela, dit-elle, ses beaux yeux bleus fixés sur nous. La journaliste est une grande pro et sait comment garder son auditoire. Elle ne néglige donc aucune question: couchez-vous dans le même lit, demande-t-elle aux tourtereaux? Comment se fait-il que vous couchiez dans le même lit que des enfants? Priscilla intervient ici, pour dire que «vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimé par les enfants. Michael ne peut même pas aller aux toilettes, ils le suivent partout».

But de l'opération? La réhabilitation du héros déchu, quelques jours avant la sortie de son nouvel album, le premier depuis 1991. Le producteur Sony cajole le public américain à coup de millions de dollars pour l'aider à retrouver le Michael Jackson d'avant 1992. «Mes intentions sont pures, j'adore les enfants», répétait le chanteur mercredi soir devant les caméras d'ABC.

Une chose est sûre cependant, dans son nouveau vidéoclip — qui a coûté 9 millions \$ US — comme sur son nouvel album, *HIStory*, lancé mardi, le chanteur a mis ses beaux sentiments en quarantaine.

Le vidéoclip, *Scream*, qui est sa réaction, a indiqué Jackson, à l'opprobre qui a déferlé sur lui, contient beaucoup d'agressivité et n'a rien, mais là rien, d'angélique. Cela vaut également pour les paroles des autres chansons, remplies de rage et de colère.

Écoutez la différence

Semaine du 17 au 23 juin 1995

SRC Radio FM

samedi 17 juin

- 6 h 04 LA GRANDE FUGUE
Musique du matin, calendrier des événements musicaux et des émissions à souligner pour le week-end. Le samedi et le dimanche, le **RADIOJOURNAL** à 8 h. Une émission de Gilles Dupuis.
- 10 h RAYON MUSIQUE
Magazine qui explore l'univers du disque sous toutes ses facettes. Anim. Francine Moreau. Collab. Catherine Perrin. Réal. Michèle Vaudry.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 DES MUSIQUES EN MÉMOIRE
Édition magazine. Anim. Élisabeth Gagnon. Réal. Lorraine Chalifoux.
- 13 h 30 L'OPÉRA DU SAMEDI
Rienzi de Wagner. Distr. Gary Lakes, Susan Anthony, Kathryn Harries, Monte Pederson, Hans Tschamhe. Chœur de Radio France, Orchestre philharmonique de Montpellier, dir. Pinchas Steinberg. Prod. Radio France. Anim. Jean Deschamps. Réal. Maureen Frawley.
- 17 h 30 MONTS ET MERVEILLES
Contes. Réal. François Ismert.
- 18 h RADIOJOURNAL
- 18 h 10 MUSIQUE À LA CLÉ DES CHAMPS
Extr. En vacances de Séverac; Pastorale d'été de Honegger; Jour d'été à la montagne de l'Indy. Une émission d'André Vigeant.
- 19 h LE PETIT CHEMIN
Musique classique, chansons, jazz et folklore, poésies et extraits de pièces de théâtre. Une émission de Jean Deschamps.
- 21 h JE VAIS ET JE VIENS ENTRE TRES MOTS
Exploration vocale, musicale et sonore à partir de textes suggestifs. Avec Cynthia Dubois et Alexandre Hausvater. Une émission de Cynthia Dubois.
- 22 h JAZZ SUR LE VIF
Festival international de jazz de Liège 1994. 1^{re} partie: Yves Teicher Trio. 2^e partie: Courtney Pine Sextet. Anim. Francine Moreau. Réal.-coord. Daniel Vachon.
- 23 h LA CHAMBRE D'ÉCOUTE
Un rendez-vous radiophonique inédit où l'auditeur fera l'expérience d'un lieu d'écoute toutes dimensions. Une émission de Mario Gauthier.
- 0 h 04 VOYAGE DE NUIT
Parcours d'intériorisation, de méditation, de détente. Anim. Anne Morency. Réal. Claude Cubaynes. À compter de 1 h 58, émissions en reprise.

- 15 h LITTÉRATURES ACTUELLES
Antonio Tabucchi. À l'occasion de la sortie du roman *Ce que disait Pereira* et du film qui en a été tiré, entretien de Jean Fugère avec Antonio Tabucchi. Une émission de Stéphane Lépine.
- 16 h LE JARDIN SECRET
Dern. de 10: Jacques Godbout. Une émission de Gilles Archambault. Mise en ondes: Sylvie Dufour.
- 16 h 30 TRIBUNE DE L'ORGUE
Robert Girard en récital pour la Société Pro Organo de St-Hyacinthe. Anim. Michel Keable. Réal. Jacques Boucher.
- 17 h 30 AL DENTE
Choix musical varié pour agrémenter votre souper. Anim. Normand Latour. Réal. André Massicot.
- 18 h RADIOJOURNAL
- 19 h 10 AL DENTE (suite)
- 19 h LES JEUNES ARTISTES
Angèle Saint-Pierre, p.: *Children's Corner* de Debussy; *Suite Doreanne* de Coullombe St-Marcoux. David Veilleux, clar., Louise-Andrée Baril, p.: *Sonatina* de Martinu; *Nocturne* op. 26 de Hétu; *Sonate* de Poulenc. Anim. Mario Paquet. Réal.-coord. Michèle Patry.
- 20 h CORRESPONDANCES
Tribune de l'actualité culturelle et des faits de société dans les quatre pays membres de la CRPLF. Anim. Bernard Gilbert. Réal. André Corvee.
- 20 h 30 MUSIQUE ACTUELLE
Magazine d'information sur la création et la diffusion de la musique actuelle. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost.
- 22 h JAZZ SUR LE VIF
Festival international de jazz de Liège 1994. 1^{re} partie: Michel Petrucci Trio. 2^e partie: Pelzer / Houben Quintet. Anim. Francine Moreau. Réal.-coord. Daniel Vachon.
- 23 h RADIOS D'EUROPE
Les Chemins de terre: entretien de Sarah Dirren avec Marc Barraud, imprimeur valaisan. Prod. Radio Suisse romande. Mise en ondes: Hélène Savoie.
- 0 h 04 ÉMERGENCES
Lieu d'inspiration et de méditation sur les valeurs spirituelles de notre époque. Choix de lecture: Francine Marchand. Anim. Richard Cummings. Réal. Claude Cubaynes. À compter de 2 h 03, émissions en reprise.

lundi 19 juin

- 6 h RADIOJOURNAL
- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
À votre réveil, un regard sur les activités du jour, rythmé par la musique et les calendriers culturels provenant de **RADIOJOURNAL** à 7 h et à 8 h. Anim. Michel Ferland. Réal. Diane Maheux.
- 9 h 05 LA MÉMOIRE RETROUVÉE
De grands musiciens, maintenant retirés des scènes du monde mais dont les voix restent bien gravées dans nos mémoires, viennent enssoleiller la matinée. Renata Scotto, soprano italienne. Anim. Normand Séguin. Réal. Rosemarie Bastarache. Prod. France Musique.
- 11 h LES ANNÉES NOIR ET BLANC - PRISE 2
1^{re} de 10. À l'occasion des 100 ans du cinéma, Francine Laurendeau et Jean-Claude Marineau évoquent la naissance du cinéma au Québec de 1946 à 1967 à l'aide d'archives de Radio-Canada. Un reportage de Ro-

- ger Beauju à l'occasion de l'ouverture des studios de Québec Production à St-Hyacinthe en 1946, suivi d'une causerie de l'abbé Vachet sur les vertus et les dangers du cinéma.
- 11 h 30 LE TOMBEAU DE ROMAIN GARY
1^{re} de 10. L'œuvre, racontée par son auteur, Nancy Huston. De l'entrée en scène de l'écrivain Romain Gary jusqu'à l'apothéose d'Émile Ajar, c'est tout à la fois l'artiste et l'homme polyvalent que Nancy Huston dévoile, dans un face-à-face et un tutoiement d'une lucidité brûlante. Lect. Eudore Belzile et Nancy Huston. Rech. Nancy Huston. Mus. Piotr Gawek. Réal. Doris Dumais.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
Magazine sur l'actualité culturelle nationale. Anim. Réjane Bougé. Réal.-coord. Claude Godin.
- 12 h 45 LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI
L'histoire du jazz jusqu'aux grands festivals d'aujourd'hui. Introduction au jazz à l'aide d'extraits musicaux. Approche chronologique, illustrations de musiciens importants, définition de certains termes propres à cette musique. Une émission de Gilles Archambault.
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Festival The Sound 1994. Concert gala: Simone Pedroni et Carolyn Maule, p., James Mason, htb., James Campbell et David Bourque, clar., James McKay et Christian Sharpe, bas., James Somerville, Jean Gaudreault et Neil Spaulding, cors, John Helmers, vlc., Edward Tait, cb., Corinne Lynch, sop., Tanya Parrish, mezzo, Torin Chiles, t., Daniel Nef, dir. Chosel Komatsu: *Sérénade en do min.* K. 388 de Mozart; *Cinq Pièces* op. 3 de Rachmaninov; *Le Barbier de Séville* de Rossini/r. Sedlack; *Sérénade* irr. ré min. op. 44 de Dvorak. Anim. Normand Séguin. Réal. Anne Dubois.
- 16 h 04 L'EMBARQUEMENT...
Des chefs-d'œuvre, des rires, des rites, de l'insolite et des émotions en paroles, en musique et en chansons. Anim. Chantal Jolis. Réal. Yves Bergeron.
- 17 h 30 RADIOJOURNAL
- 17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS
Le monde selon les enfants. Une émission de Cynthia Dubois.
- 18 h LA FARANDOLE
Extr. de *Quintettes avec guitare* de Boccherini; *Sextour avec piano* op. 7 et extr. *Quatuor avec piano* op. 67 de Turina. Une émission de Janine Paquet.
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
Les années 40 chantent... Une émission d'Élisabeth Gagnon.
- 20 h FESTIVALS D'ÉTÉ
Concert enregistré le 14 août 1994 à l'église Notre-Dame dans le cadre du Rendez-vous musical de Latérierie (Chicoutimi). Le Quatuor du Rendez-vous et Louise Cauffopé, p.: *Quatuor avec piano en sol min.* K. 478 de Mozart; *Fantaisie en fa dièse min.* de Bridge; *Quatuor avec piano n° 2* op. 45 et extr. *Quintette avec piano n° 2* op. 115 de Fauré. Anim. Lyne Boily. Réal. Jean-Marc Gagnon.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 10 LES GRANDES SÉRIES
Illustres ou inconnus: les animaux de l'île d'Anticosti. Coméd. Normand Latour. Réal. Claire Couture.

- 22 h 35 X Y JAZZ
De Vancouver, André Rhéaume explore toutes les époques du jazz et la production canadienne. Réal. Dominique Soutif. Réal.-coord. Daniel Vachon. À compter de 0 h 04, émissions en reprise.
- mardi 20 juin
- 6 h RADIOJOURNAL
- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
- 9 h 05 LA MÉMOIRE RETROUVÉE
Hans Hotter, baryton-basse allemand.
- 11 h LES ANNÉES NOIR ET BLANC - PRISE 2
2^e de 10. En direct du Théâtre St-Denis, la première d'«Un homme et son péché» en 1949, précédée d'une mise en contexte du film par René Lévesque.
- 11 h 30 LE TOMBEAU DE ROMAIN GARY
2e de 10. Voir lundi, 11 h 30.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
- 12 h 45 LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI
Voir lundi, 12 h 45.
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Orchestre de la Radio de Munich, dir. Philippe Auguin; Vladimir Chernov, bar.: extr. *La Fille des neiges* de Rimsky-Korsakov; extr. *La Dame de Pique*, Eugène Onéguine, *Roméo et Juliette*, *Mazeppa* et *Yolanta* de Tchaikovsky; extr. *Cavalleria rusticana* de Mascagni; extr. *Pailleasse* de Leoncavallo; extr. *Don Sebastiano* de Donizetti; extr. *La Force du destin*, *Un bal masqué* et *Don Carlos*.
- 16 h 04 L'EMBARQUEMENT...
17 h 30 RADIOJOURNAL
- 17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS
- 18 h LA FARANDOLE
Divertissement K. 136, extr. *Serenata notturna* K. 239 et extr. *Sérénade «Cor de postillon»* K. 320 de Mozart; extr. *Concertos pour violoncelle et Concerto en fa pour violon et violoncelle* de Vivaldi; *Der Geigen* de O. Strauss.
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
Chansons de marins.
- 20 h FESTIVALS D'ÉTÉ
Concert enregistré le 17 août 1994 à l'église Notre-Dame dans le cadre du Rendez-vous musical de Latérierie (Chicoutimi). Darren Lowe, vl., Eric Soucy, alto, Martin Ostertag, vlc.: *Trio en sol op. 53* de Haydn; *Trio op. 9 n° 2* de Beethoven; *Trio de Villa-Lobos*. Anim. Lyne Boily. Réal. Jean-Marc Gagnon.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 10 LES GRANDES SÉRIES
Illustres ou inconnus: le destin tragique d'un patriote. Coméd. Guy Mignault. Narr. Normand Latour. Réal. Claire Couture.
- 22 h 35 X Y JAZZ
suivi d'émissions en reprise
- mercredi 21 juin
- 6 h RADIOJOURNAL
- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
- 9 h 05 LA MÉMOIRE RETROUVÉE
Gaby Casadeo, pianiste française.
- 11 h LES ANNÉES NOIR ET BLANC - PRISE 2
3^e de 10. Un reportage de Michèle Tisseyre pendant le tournage d'une coproduction franco-québécoise, suivi d'une entrevue de René Lévesque et Andréanne Lafond avec Françoise Rosay en 1950.
- 11 h 30 LE TOMBEAU DE ROMAIN GARY
3^e de 10. Voir lundi, 11 h 30.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE

- 12 h 45 LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI
Voir lundi, 12 h 45.
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Festival de musique de chambre de Vancouver 1994. *Sonate n° 32* op. 111 de Beethoven; Richard Raymond, p.; *Quintette «La Truite»* de Schubert: Anton Nel, p., Martin Beaver, vl., Hsin-Yun Huang, alto, Richard Lester, vc., Wilmer Fawcett, cb.; *Quintette en do op. 29* de Beethoven: Quatuor Borromeo et Maria Lambros Kannen, alto.
- 16 h 04 L'EMBARQUEMENT...
17 h 30 RADIOJOURNAL
- 17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS
- 18 h LA FARANDOLE
Edvard Grieg: choix de mélodies et de danses interprétées par Michala Petri, fl., The English Chamber Orchestra, dir. Okko Kamu; *Sérénade pour cordes* de Dohnanyi et *Intermezzo pour cordes* de Kodaly.
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
L'été.
- 20 h FESTIVALS D'ÉTÉ
Concert enregistré le 19 août 1994 à l'église Notre-Dame dans le cadre du Rendez-vous musical de Latérierie (Chicoutimi). Le Quatuor du Rendez-vous, Martin Ostertag, vlc., Johannes Luthy, alto: *Sextour n° 6* op. 23 de Boccherini; *Sextour en mi bém.* de Bridge; *Sextour op. 70 «Souvenirs de Florence»* de Tchaikovsky. Anim. Lyne Boily. Réal. Jean-Marc Gagnon.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 10 LES GRANDES SÉRIES
À communiquer.
- 22 h 40 X Y JAZZ
suivi d'émissions en reprise
- jeudi 22 juin
- 6 h RADIOJOURNAL
- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
- 9 h 05 LA MÉMOIRE RETROUVÉE
Sena Jurinac, soprano yougoslave.
- 11 h LES ANNÉES NOIR ET BLANC - PRISE 2
4^e de 10. Un survol, de 1947 à 1961, de la couverture radiophonique des films canadiens présentés au Festival de Cannes.
- 11 h 30 LE TOMBEAU DE ROMAIN GARY
4e de 10. Voir lundi, 11 h 30.
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
- 12 h 45 LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI
Voir lundi, 12 h 45.
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Festival international de musique de Lucerne 1994. Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Claudio Abbado: *Symphonie n° 9* de Mahler.
- 16 h 04 L'EMBARQUEMENT...
17 h 30 RADIOJOURNAL
- 17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS
- 18 h LA FARANDOLE
Les Saisons et *Funtana* de Semoni: les élèves de l'École St-Paul à Agaccio (Corse) et le groupe Isola Bella; *Le Soleil d'avril*, *Cum Eli* so, A. Te Corsica, *Amore bella*, *Aujourd'hui c'est toi* et *Amor de Bernardini*: Ensemble I Muvrini; *Corsica*, *Zittelucchiad Rumena*, *Pivvia* et *A Voce* de Gueffucci: Petru Gueffucci et son ensemble vocal et instrumental.
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
La Corse.
- 20 h FESTIVALS D'ÉTÉ
Concert enregistré le 18 mai 1995 à l'Université Bishop de Lennoxville dans le cadre du Festival Fauré. Geneviève Beaudry et Céline Arcand, vl., Jean René, alto, Vincent Bernard, vlc., Brigitte Poulin, p.: *Quatuor à cordes* op. 121, *Élégie pour*

- violoncelle et piano* op. 24, *Romance pour violon et piano* op. 28 et *Quintette pour quatuor à cordes et piano n° 2* op. 115. Anim. Francine Moreau. Réal. Michèle Vaudry.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 10 LES GRANDES SÉRIES
Illustres ou inconnus: un soldat canadien-français dans l'armée américaine. Coméd. Guy Mignault. Narr. Normand Latour. Réal. Claire Couture.
- 22 h 35 X Y JAZZ
suivi d'émissions en reprise
- vendredi 23 juin
- 6 h RADIOJOURNAL
- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
- 9 h 05 RENCONTRES EN MUSIQUE
Inv. François Dompierre, compositeur. L'animateur Gilles Dupuis accueille en toute simplicité des personnalités de divers milieux qui viennent parler de la place qu'occupe la musique dans leur vie et du rôle qu'elle a joué dans leur évolution. Réal. Claude Duhamel.
- 11 h LES ANNÉES NOIR ET BLANC - PRISE 2
5^e de 10. L'ère des grands entretiens avec des vedettes étrangères: André Laurendeau rencontre Jean-Louis Barrault en 1957; Judith Jasin rencontre Fernandel en 1960; Andréanne Lafond rencontre Alain Resnais en 1962.
- 11 h 30 LE TOMBEAU DE ROMAIN GARY
5^e de 10. Voir lundi, 11 h 30.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
- 12 h 45 LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI
Voir lundi, 12 h 45.
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Danièle Forget, sop., Claire Guimond, fl., baroque, Sylvain Bergeron, théorbe, Luc Beauséjour, clv.: *Trois Sonates pour flûte et clavecin* op. 91 de Bodin de Boismortier; *Trois Pièces de clavecin* de Forqueray; *Quatre Airs de Cour* de Le Camus; *Fantaisie n° 7* de Telemann. Anim. Christian Deschênes. Réal. Marie-Claude Sirois.
- 16 h 04 L'EMBARQUEMENT...
17 h 30 RADIOJOURNAL
- 17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS
- 18 h LA FARANDOLE
Vendredi jazz.
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
Concert de Philippe Clay enregistré à l'Olympia en 1957.
- 20 h FESTIVALS D'ÉTÉ
Concert enregistré le 14 juin 1995 à l'église Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Orchestre du Conservatoire de musique de Montréal, dir. Gilles Auger: *Ouverture tragique* op. 81 de Brahms; *Marche slave* op. 31 de Tchaikovsky; *Suite Lapsitsky* pour orchestre; *Symphonie n° 3* de Nielsen. Anim. Michel Keable. Réal. Rosemarie Bastarache.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 10 LES GRANDES SÉRIES
À communiquer.
- 22 h 40 NUIT DE JAZZ
David Murray et les Ténors Hurleurs. Pour saluer la présence de David Murray au prochain Festival international de jazz de Montréal, une nuit autour de la production de ce musicien. Également, un survol de la discographie de saxos ténor qui, comme lui, ont privilégié une approche énergique de la matière musicale. Une émission de Gilles Archambault.

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE



Les Frères à Ch'val

PHOTO ALAIN DENAULT

Le bon, la brute et les Frères à Ch'val

C'PAS GRAVE
Les Frères à Ch'val
DisQuébec/MusicBizz (Musicor)

SYLVAIN CORMIER

Les Frères à Ch'val, autant vous le dire tout de go, c'est jamais qu'un nom de groupe, rien d'autre qu'un calembour qui fleure suffisamment le crottin pour que l'odeur colle aux narines. S'ils ont l'allure western, Polo et Thibaud de Corta, les deux desperados qui ont fondé la confrérie équestre, c'est en version spaghetti. Figurez-vous deux mal rasés de Leone qui traîneraient leur canasson sur le Plateau Mont-Royal. Le bon, la brute et les Frères à Ch'val. Plus précisément, ils ont le look Blueberry, anti-héros de la bédé française western du même nom, dessinée par Jean Giraud et scénarisée par Jean-Michel Charlier: ils auraient pu tenir des rôles dans l'épisode *Ballade pour un cerceuil*. J'ajoute la référence expresse, parce nos deux amis sont bédéistes, même que Thibaud est l'éditeur du fanzine *Iceberg*. Ça leur convient mieux.

Dans le bureau de DisQuébec où ils font irruption en ce mercredi midi, le verbe aux troussees et la bière en mousse, on les dirait de retour d'une équipée au Mexique avec le trésor des Confédérés dans les sacoches de selle et un gros sac de champignons hallucinogènes en bandoulière. Heureux, étonnés, éternés. Mettez-vous à leur place: il y avait plus de huit cents personnes lundi au lancement de *C'pas grave*, le premier album des Frères à Ch'val. Il y en avait plein les Fous, enfin rouvertes. Charlebois s'était déplacé pour entendre leur version dévastatrice de *Cauchemar*. Richard Desjardins était là itou, avec les compères d'Abbittibi, en plus de Tony Roman, Stephen Faulkner, le Capitaine Nô, Eric Lapointe, quelques Colocs, des gars de Groovy Aardvark, de Zébulon, tous reamutés par la plus belle bande de fétards à l'est de la rivière Pecos. Méchante sauterie qui a dû faire rigoler le Gros Michel, regretté pilier des Foufounes, qui a remplacé Saint-Pierre à la porte du paradis. «C'était un gars qui aimait la bonne chère / Ben arrosée avec d'la bière / Un mix entr' Obélix pis l'Géant vert», lui ont envoyé dire les Frères à Ch'val dans l'irrésistible chanson qui porte son nom.

Mes garçons vachers s'installent autour de la table de conférence. La Blanche est chaude, ça commence mal. Bon, pourquoi on est là? Pour parler de l'album. Mais surtout, me

suggèrent-ils, pour nettoyer l'enclos, déjà pollué d'étiquettes qui colent aux basques des Frères à Ch'val. A commencer par le nom du groupe, dénoncé plus haut, pur hameçon-gag, qui ne chapeaute pas un «band de western», malgré les guitares sèches, la mandoline, la bombarde et le gazou. L'album va gaïement folk, reggae, chanson, rock'n'roll, skiffle, rythmes latinos: les Frères n'ont pas clôturé leur ranch. «On ne s'est jamais dit que ça nous prenait un style, confirme Polo: on voulait juste voir tout ce qu'on pouvait sortir sans utiliser une seule guitare électrique.» Thibaud renchérit: «On voulait que les Frères à Ch'val soient le seul band à pouvoir se déplacer en métro.»

Band officiel de Plateau

Plusieurs ont déjà réglé le cas des Frères à Ch'val depuis qu'ils se sont unis en première partie des Colocs au printemps 1994, surtout après leurs di-zaines de virées au bar L'Barouf et au Quai des Brumes. Verdict: band officiel du Plateau, n'en sortira jamais, condamné au party d'initiés *ad nauseam*. Polo s'emporte: «Pourquoi le monde de province ne serait pas comme le monde du Plateau? Ils aiment pas ça, fêter, à Saint-Félicien?» Pièces à conviction, les quelques chansons de l'album qui font saveur locale, notamment *L'été* («Au parc Lafontaine en pédalo / Tout l'monde en bedaine, y fait chaud / Pis les Expos mènent huit à quatre»), *Gros Michel* et *Sors d'la lune* («Aujourd'hui chu assis icitte au Quai des Brumes (...). Francis Grandmont vient de terminer son check de son / On va pouvoir enfin parler sans trop d'engueuler»).

Polo riposte illico: «Si Brel a fait connaître les frites de chez Eugène, je ne vois pas pourquoi on ne parlerait pas du Quai des Brumes!» *Indeéd*. Thibaud élabore. «Géographiquement, c'est local. Mais le feeling est universel. C'est comme chanter *Paname*. Paolo Conte, je ne sais même pas ce qu'il raconte, mais je comprends son émotion. Il ne faut jamais rien renier.» Bel acte d'accusation contre tous ceux qui font dans le général, le vague, la chanson-espéranto qui parle à tout le monde et à personne. «Le vrai folklore, tranche Polo, c'est de se situer quelque part.»

Musicalement, la cause est également entendue: les Frères à Ch'val, c'est du sous-Plume, engraisé de Charlebois, enfumé de Gainsbourg. Témoins à charge: la voix de Thibaud, dont le timbre grave rappelle inévitablement l'onc' Pluflu, sans compter le *Cauchemar* de Garou, *L'Intoxicated Man* emprunté au beau Serge, et la version reggae manière Gainsbarre de Pa'ganyen amoureux (à partir d'*Il n'y a pas d'amour heureux*, illustre poème d'Aragon). «Oui, et alors?», font en chœur Polo et Thibaud. «J'ai des souvenirs de jeunesse imprimés à vie, continue Thibaud. Je fais de la musique en sachant très bien que je ne suis pas un virtuose et que je n'inventerai rien. Par contre, ce que je veux, c'est reproduire et perpétuer les feelings qui m'ont touché.» Polo fait écho: «C'est là qu'on se rejoint. C'est pour ça que notre musique goûte et sent quelque chose. Plume, Charlebois, Gainsbourg, Aragon, ça fait partie de nous autres.»

Arrêtons là les procès d'intention. Ecoutez l'album. Il est frais et dispos, il sent l'été, il frappe au cœur et au bas-ventre, et il propage la bonne humeur partout où il tient le volant (attention: en auto, *D'z'affères à faire pourrait pas coûter cher*). Sachez également que les Frères à Ch'val ne sont pas deux, mais cinq, et qu'ensemble, ils résumant une décennie de rock d'ici. En plus de Polo, qui a déjà vociféré du rap avec fréro Dédé Traké, il y a Mara Tremblay l'enjôleuse, lâchée lousse au violon, Coloc d'appoint en spectacle et ex-Marin-gouins, ainsi que le dynamique tandem basse-batterie Gilles Brisebois-François Lalonde, fort de séjours communs au sein des Taches, de La Sale Affaire, et d'aventures personnelles avec Voivod (Brisebois) et Dédé Traké (Lalonde). Brochette cuite à point.

«On se qualifie de band de garage de luxe, rigole Thibaud. On a fait l'album en douze jours», précise Polo, radieux. Encore un beau pied-de-nez aux peaufineurs, plus que majoritaires dans l'industrie. «Les guitares, les chanteurs ne sont pas toujours parfaitement justes, admet Thibaud, mais qu'est-ce qui est le plus important? Avoir un produit poli ou attraper la bête pendant qu'elle passe? La musique n'est pas une fin, c'est un moyen de passer le feeling. Le reste, c'est pas grave.»

JAZZ ET BLUES

Les Oh la la! mis en relief

NORMAND GUILBEAULT ENSEMBLE
Basso Continuo. Sur étiquette Justin Time
SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Normand Guilbeault est plusieurs états musicaux ou sonores simultanément. Il est compositeur. Il est patron de l'ensemble baptisé de son nom. Il a la fibre historique. Et il est contrebassiste. Contrebassiste avant tout. Sur cet instrument, il a développé un style particulier. Lequel? Celui qui une fois à peine entendu chuchote les notes singulières du... Oh la la!

C'est un peu et beaucoup cela, la manière Guilbeault. C'est la mise en avant comme la mise en relief du style ou genre Oh la la! Car il joue bien, extrêmement bien de cet instrument magnifique au sens propre. Lorsqu'il en joue, de la contrebasse, le Guilbeault décline le rebondir sur tous les temps.

L'an dernier, le Guilbeault, il avait signé la plus chouette production de jazz *made in Canada*. En tout cas, pour nous, ce compact avait été perçu comme cela. C'était alors pour l'étiquette Red Toucan. Cette année, il récidive. On ne sait pas si ce nouvel album sera le plus chouette de l'exercice en cours. On a par contre le sentiment, et non la certitude, ce serait trop prétentieux, que ce nouvel album est le plus chouette des albums *made in Canada* au cours du premier semestre. C'est déjà beaucoup. Même que c'est «hénarume».

Bien. De quoi s'agit-il? Des autres. Mais encore? De «ceusses» qui sur la contrebasse ont fait des choses qui ont imprimé de bien belles choses chez les autres. Les trompettistes et les pianistes, les saxophonistes et autres clochards légendaires du «jazz». Bref, son album, il l'a consacré aux contrebassistes.

D'abord, il faut vous signaler que la bande à Guilbeault, c'est les notes allongées du tromboniste Michel Ouellet, les notes sensibles du trompettiste Ivanhoé Jolicœur, les notes précises du clarinetiste Mathieu Bélanger, et c'est également... La bande à Guilbeault, elle est rythmiquement menée par Paul Léger. Sur sa batte-

rie, notre Léger touille avec un art consommé les rythmes d'un jazz étonnant.

Entre 1958 et 1961, cinq contrebassistes dominèrent la scène new-yorkaise, comme d'ailleurs les autres scènes. Leurs noms? Leurs identités? Jimmy Garrison, Paul Chambers, Charles Mingus, Oscar Pettiford et Scott LaFaro. Pourquoi ce «entre 1958 et 1961»? Parce que le 6 juillet 1961, LaFaro disparaissait de ce monde.

Cela étant précisé, notre Guilbeault est allé puiser dans le répertoire respectif à chacun de ces artistes pour interpréter à sa manière leur art tout aussi respectif. De Garrison, il a pris *Ascendant*. A Chambers, il a emprunté *Visitation*. A LaFaro, c'est la splendide *Jade Vision*. A Pettiford, c'est le complexe *Tricotism*. Et à Mingus...

A Mingus, il a emprunté, il a piqué les révoltes sonores qui ponctuent cette pièce d'anthologie qui s'intitule *Meditations On Integration*. Sur ce morceau, Guilbeault et ses compagnons, ses complices, s'étendent sur 17 minutes et 35 secondes. Sur ce morceau, notre Guilbeault, notre Jolicœur, notre Ouellet, notre Bélanger, notre Léger tonnent et détonnent avec constance.

Sur ce morceau, ils méditent avec fracas. Ils dérangent les neurones du consensus. Ils kidnappent notre attention tout au long. Comme ils le font également sur *Tricotism*. Sur la «Vision de Jade» comme sur la *Visitation* de Chambers, Guilbeault et nos lascars visent les sentiments qui se conjuguent avec sensibilité. La musicale s'entend. C'est doux. C'est calme. Ça attire.

Puis il y a le blues. Alors là, c'est le pied. C'est le blues dédié à Ray Brown. Le blues des notes pleine d'aisance que Brown a toujours défendues. Dès le début, dès que Guilbeault pince les notes de l'introduction, on ne reconnaît pas, on sent les notes de Sir Roy Brown, le maître ès articulation des cordes qui font la contrebasse. La meilleure, c'est que le blues en question a été composé par Guilbeault.

Pour le conclure, son album, Normand Guilbeault a choisi un morceau de Jaco Pastorius, *Teen Town*. Un morceau emprunté au mohican de la fusion. Un morceau qu'il fallait. Achetez-le, cet album. Nom de Dieu!

MOZART

DERNIÈRE SEMAINE POUR S'ABONNER

Mozart, Chopin et les Grands Romantiques

Louis Lortie interprète l'intégrale des œuvres pour piano et orchestre de Chopin

présenté par

POWER CORPORATION DU CANADA

en collaboration avec

Mercredi 28 juin

Charles Dutoit, chef
Louis Lortie, piano

Mozart *Le Nozze di Figaro, ouverture*
Chopin *Variations sur «Là ci darem la mano»*
Chopin *Fantaisie sur des airs polonais*
Chopin *Andante spianato et Grande Polonaise*
Sibelius *Symphonie n° 2*

Jeudi 6 juillet

Gabriel Chmura, chef
Louis Lortie, piano

Mozart *Symphonie n° 52*
Chopin *Concerto pour piano n° 1*
Dvorak *Symphonie n° 8*

Jeudi 15 juillet

Charles Dutoit, chef
Louis Lortie, piano

Mozart *Lucio Silla, ouverture*
Chopin *Krakowiak, grand rondo de concert*
Chopin *Allegro de concert*
Brahms *Symphonie n° 1*

Jeudi 20 juillet

Thomas Dausgaard, chef
Tricia Park, violon

Mozart *Don Giovanni, ouverture*
Mendelssohn *Concerto pour violon*
Schumann *Symphonie n° 2*

Mercredi 2 août

Charles Dutoit, chef
Edith Wiens, soprano
Chœurs de l'OSM
Iwan Edwards, chef des chœurs

Mozart *Venite populi, K. 260*
Poulenc *Gloria*
Poulenc *Litanies à la Vierge Noire*
Poulenc *Stabat mater*

du 28 juin au 2 août

Basilique Notre-Dame 19h30

Ne risquez pas d'être déçus. En vous abonnant, vous êtes assurés de ne rien manquer de cet événement musical extraordinaire!

842-9951

OEUVRES D'ART
À VENDRE
OU
À ACHETER
RUBRIQUE 301
ANNONCES CLASSÉES
985-3344

Lignes aériennes du Chili

Ladeco

Direction culturelle du Ministère des Affaires étrangères - Ambassade du Chili à Ottawa - Consulat général à Montréal

BALLET FOLKLORIQUE DU CHILI

Jeudi, 22 juin 1995 à 20h Grand Théâtre de Québec 21 mai

Billets/Tickets: 20 \$ - 30 \$ - 35 \$ - Groupe 20 pers. et plus: réduction de 20%

Théâtre Maisonneuve
Place de Arts

Réservation téléphoniques: 514-842-2112. Frais de service. Redevance de 1 25\$ (+ taxes) sur tout billet de plus de 10\$.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Conférer à la peinture le statut d'objet

CLAUDE TOUSIGNANT
La Galerie du Centre des arts
Saidye Bronfman
5170, Chemin de la Côte
Sainte-Catherine
Jusqu'au 28 juin 1995

JENNIFER COUËLLE

À Montréal il pleut de la peinture abstraite. Ça dure depuis les premières semaines du printemps. Quelques gouttes par ici pour souligner le 40^e anniversaire du manifeste des plasticiens, quelques gouttes par là pour nous rappeler la production des McEwen et Ferron, puis trois bonnes averses incontournables pour nous en mettre plein la vue: il y eut d'abord Gaucher à la Galerie Leonard & Bina Ellen de l'Université Concordia, ensuite Molinari qui tiendra l'affiche au Musée d'art contemporain jusqu'en septembre et maintenant, c'est au tour de Tousignant. Ouf! Heureusement que toutes ces eaux sont colorées...

Mine de rien, Tousignant annonçait ce déluge avec une exposition réunissant des exemples de son œuvre sculpturale (des peintures tridimensionnelles suspendues dans l'espace) des années 1960 et de sa production plus récente, présentée au début de l'année à la galerie Christiane Chassay. Parmi les artistes ayant posé les premiers jalons de la peinture abstraite post-automatiste au Canada, Claude Tousignant occupe une place d'importance première qui n'a d'égaux aujourd'hui que celles tenues par Molinari, avec lequel il travaillait étroitement au milieu des années 1950, Yves Gaucher, Jean McEwen et Charles Gagnon (au fait, à quand la rétrospective de Gagnon?) D'abord brièvement associé aux automatistes, ensuite aux recherches géométriques des plasticiens, Tousignant se consacre exclusivement à l'art non-figuratif depuis le milieu des années 1950, alors qu'il a à peine plus de vingt ans. Son dada: conférer à la peinture un statut

d'objet (pur et immatériel), la dépouiller de tous ses indices relatifs et subjectifs. Une approche qui, dans son dogmatisme formel, fait écho à l'abstraction américaine des années 1950 et 1960 et qui, par sa sensibilité philosophique, un brin spirituelle, s'apparente aux recherches de Malevitch et Mondrian. Des affinités qui ne dissimulent en rien, cependant, le caractère distinct de la production de Tousignant. Organisée par le conservateur indépendant James D. Campbell pour le Musée du Québec où elle fut d'abord présentée du 23 juin au 30 octobre 1994, l'exposition *Claude Tousignant: monochromes, 1978-1993* que reprend presque au complet (avec quatre œuvres en moins) le Centre des arts Saidye Bronfman est d'une assurance frappante. Treize tableaux monochromes (quoique certains, tenant compte de leurs côtés, sont polychromes) parfois doubles, parfois triples, de grandes et très grandes dimensions pour la

plupart, sur aluminium et sur toile, occupent ingénieusement l'espace généreux de la galerie. Tantôt accrochées à quelques centimètres du sol, tantôt posées, tels des sculptures, directement par terre et tantôt alignées au centre-bas des cimaises, ces peintures se jouent subtilement des différences entre leurs surfaces mates et luisantes, entre leur qualité bidimensionnelle et tridimensionnelle, entre leurs espaces vides et pleins, entre leurs formats, leurs couleurs, et encore.

De la peinture? De la sculpture? La réponse diffère selon l'œuvre. Cependant, aussi puriste que son projet puisse sembler, la plupart des œuvres de cet artiste se partagent entre deux niveaux de langage. Elles réunissent l'expérience plus sensorielle d'une ou de plusieurs surfaces planes imbibées de couleur et celle, plus physique, d'une évidente présence architecturale. Elles sont hybrides, quoi. Ou en de termes plus savants, elles sont «la transformation de la peinture en *photo-sculpture*», comme l'écrivait Campbell dans le catalogue accompagnant l'exposition. Qu'à cela ne tienne, le coup d'œil de cette exposi-

tion nous plonge, sans tarder, dans un environnement plastique quasi-mystique (il faut voir *Bas-relief en rouge et noir*, une œuvre longiligne et cathédrale qui a à quelque chose des vitraux d'église dessinés par Frank Lloyd Wright), net et fortément articulé.

Puis, tout compte fait, ce qui semble le mieux réussir à cet artiste sont ses œuvres les plus architecturales. Tousignant, à la différence de Gaucher ou de Molinari, par exemple, n'est pas un coloriste époustouflant. Il use sciemment de la couleur, certes, mais sa force est ailleurs. La couleur, chez lui, au même titre que la structure, sert à définir l'espace — bien souvent elle l'illustre. Et c'est précisément pour cela qu'on sera porté, entre autres, sur la construction dépouillée en noir et blanc *Malevitch* (1990) ou sur le remarquable ensemble rectangulaire de quatre tableaux en relief (des triptyques) *Espace mnémorique* (1984-1986), où la gravité des surfaces frontales noires et laquées, se dégageant majestueusement des murs, est discrètement atténuée par les couleurs voilées et variées délimitant la profondeur, les surfaces laté-

rales, de chacun des panneaux.

Tout un univers que celui de la peinture abstraite. Si semblable dans ses moyens (délibérément limités), parfois même dans ses fins, mais jamais pareil dans son rendu. C'est quand même rassurant de constater qu'à travers des démarches qui se ressemblent drôlement — du moins, vues de l'extérieur, par des non-spécialistes — persiste des différences, des traces d'authenticité qui trahissent l'individu. Puis dans la peinture non-figurative, plus que tout autre, le contact direct avec les œuvres, par opposition à celui qui s'établit à travers des reproductions, est essentiel. C'est là que tout se joue. Les peintres eux-mêmes insistent sur l'«expérience» des regardeurs devant leurs œuvres, et Tousignant ne fait pas exception à l'adoption de ce principe. À cet effet, on verra d'un bon œil le blitz de peinture abstraite qui monopolise depuis quelque temps les espaces d'exposition montréalais. Il nous aura donné l'occasion de voir de près et de comparer, pour mieux saisir, les distinctions, parfois immenses et parfois infinitésimales, entre les productions de nos plus grands défenseurs de cette forme d'art qui mérite qu'on s'y attarde.

Signalons, par ailleurs, le lancement de deux livres par le conservateur de l'exposition, James D. Campbell, *Depth Markers: Selected Art Writings 1985-1994* et *After Geometry: The Abstract Art of Claude Tousignant*, au Centre des arts Saidye Bronfman, le 21 juin à 17h30. L'auteur et l'artiste seront présents.

HIROSHI **Du 2 juin au 30 juillet 1995**

SUGIMOTO



Rosecrans Drive-In, Paramount, 1993
Photo: © Hiroshi Sugimoto
Courtoisie: Sonnabend Gallery, New York

CIAC-CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
314, rue Sherbrooke Est
Du mercredi au dimanche, de midi à 19h
Renseignements: (514) 288-0811

DOUCE LUMIÈRE

UNE INSTALLATION DE
SCULPTURES DE LUMIÈRE

AKARI

DE ISAMU NOGUCHI

18 mai - 17 septembre 1995
du mercredi au dimanche / 11 h - 17 h

Musée des Arts décoratifs de Montréal
angle Pie IX et Sherbrooke
(514) 259-2575

PHOTO: LISA CLIFFORD

ATELIER

CIRCULAIRE

Du 14 juin au 6 juillet

CHARLOTTE FAUTEUX
GRAVURES ET LAVIS

MARIE LETELLIER
CÉRAMIQUES

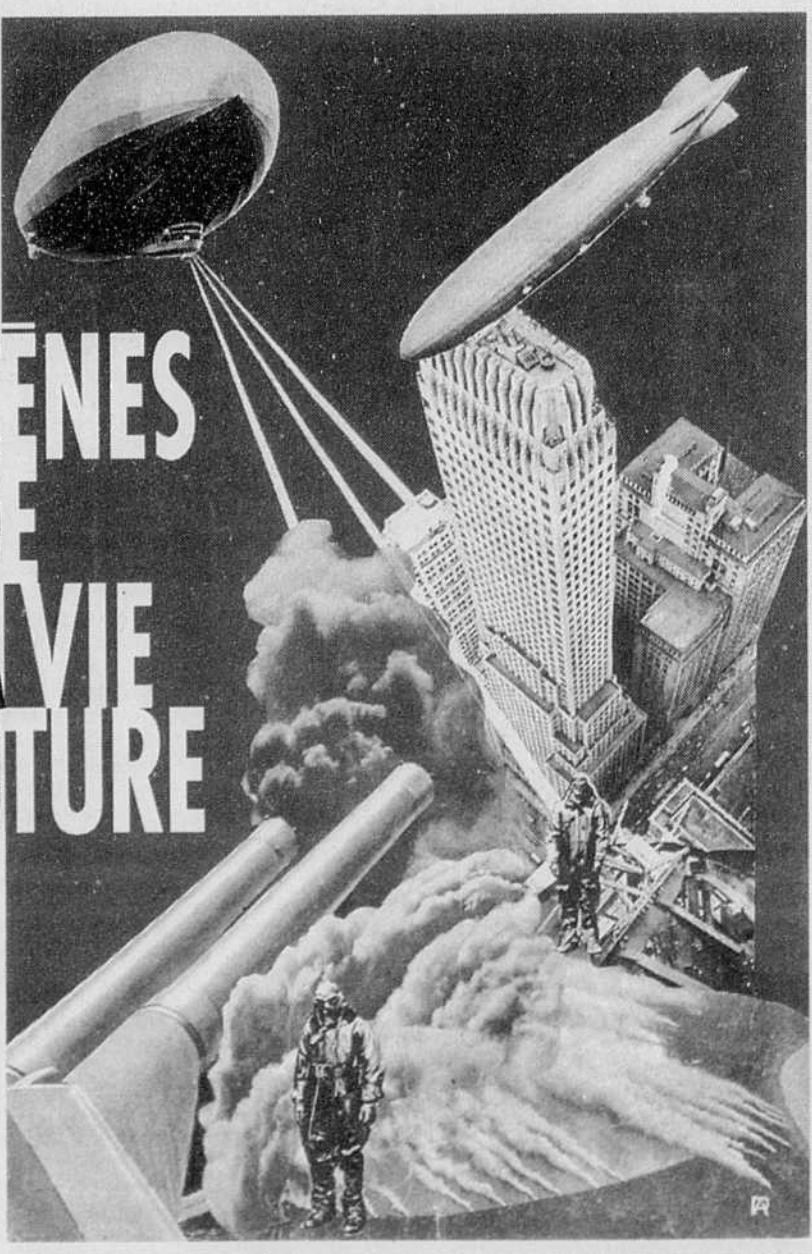
Vernissage, le mercredi 14 juin à 17h30

La galerie est ouverte tous les jours de 11h à 17h

Avec la participation du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des arts de la CUM

40, Mollère Est, Montréal (coin St-Laurent, métro de Castelnau)
Tél.: (514) 272-8874

SCÈNES DE LA VIE FUTURE



14 JUIN - 24 SEPTEMBRE 1995

L'ARCHITECTURE EUROPÉENNE ET LA TENTATION DE L'AMÉRIQUE, 1893-1960

CCA
Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 Renseignements: (514) 939-7026
L'exposition a bénéficié d'une participation aux frais de transport du conseil général de France à Montréal.

LES PARADIS DU MONDE
L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC

TROIS COLLECTIONS
TROIS REPRÉSENTATIONS
DU QUÉBEC À L'IMAGE
DU PAYS RÊVÉ

À PARTIR DU 24 JUIN,
AU MUSÉE CANADIEN
DES CIVILISATIONS
HULL, QUÉBEC

LIVRE DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS / CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

Canada

LES ARTS

EXPOSITION

Beau à faire rêver durant mille et une nuits

PARADIS PERDUS: L'EUROPE SYMBOLISTE
Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Benoit Gibb
1379, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 15 octobre 1995

JENNIFER COUËLLE

On l'a dit souvent. Ce fut prouvé et éprouvé. Les méga-expositions ont les défauts de leurs qualités. L'exhaustivité des *blockbusters* dépasse de loin la capacité d'assimilation de tout individu normalement constitué, à tout le moins lors d'une première visite. Car c'est bien à deux sinon à trois reprises qu'il faut s'y prendre pour profiter pleinement de l'envergure de ce type de manifestation. Toujours le même refrain: au bout de deux heures, notre attention fléchit (sans parler de nos jambes) et on commence secrètement à espérer que la prochaine salle soit la dernière. Serait-ce là une des fâcheuses conséquences de notre culture du «zapping», mère de la fatigue intellectuelle et de la concentration atrophiée? Ou serait-ce plutôt une confirmation additionnelle de la boulimie de notre société de consommation, de notre culture du surfait, où la quantité est roi? Peut-être un peu des deux...

Puis s'il est vrai que les établissements muséaux ont tendance à faire de leurs grandes expositions des colosses qui en imposent, c'est la quintessence de cette manie qu'on retrouve avec *Paradis perdus: l'Europe symboliste*. Près de 600 œuvres, dont beaucoup de chef-d'œuvres, c'est vraiment trop. Il n'en reste pas moins que cette exposition est d'une qualité exceptionnelle. C'est beau à en faire rêver pour mille et une nuits. Une entreprise pharaonique portée à terme par un comité international de conservateurs présidé par Jean Clair, directeur du Musée Picasso à Paris et de la Biennale de Venise 1995, cette exposition, qui est présentée en exclusivité à Montréal (le pouvoir d'achat se fait rare par les temps qui courent), est l'aboutissement de plus de trois ans de travail!

Déambuler à travers les 19 salles regroupant peintures, sculptures, dessins,

estampes, photographies, meubles, bijoux, objets, livres illustrés et autres est à la fois une expérience vertigineuse et saisissante qui replace une période cruciale de l'histoire de l'art moderne dans un contexte philosophique imperturbable. Le mouvement symboliste eut, lui aussi, son manifeste. Il fut signé en 1886 par le poète français d'origine grecque Jean Moréas. Mais rien dans ce projet n'est réductible à un mot d'ordre unique, pas plus qu'à un pays, une métropole, ni même une esthétique. Sa volonté est de nous sensibiliser à l'ampleur d'une pensée, d'un «esprit du temps» qui voit le jour au cours du 19^e siècle et s'étend jusqu'aux bouleversements de la Première Guerre mondiale. Car les affinités et recoupements entre les défenseurs de ce mouvement international ne

définissent pas tant un courant artistique qu'une idéologie philosophique, totalisante, où l'être humain ne fait qu'un avec la nature. C'est aussi le prolongement du «Moi» romantique avec en plus un sentiment d'urgence qui les distingue des

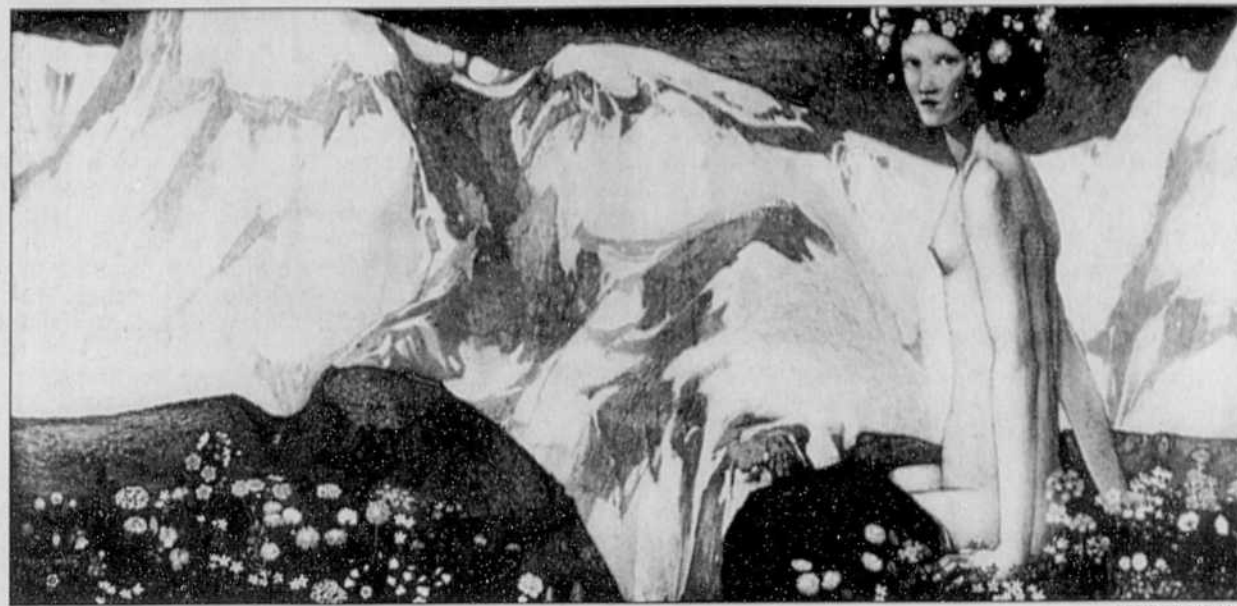
Goya, Géricault, Turner et Delacroix. Une urgence plus intellectuelle que sociale, ancrée à même la nature profonde de l'homme menacé, qu'il est, par «l'invasion d'un univers technique autonome, fonctionnant à l'écart de lui, qui n'est plus le reflet de son être», écrit Jean Clair dans l'introduction du riche et remarquable catalogue qui accompagne l'événement.

Cette exposition dément la nécessité d'une classification formelle de l'art pour prêter un sens commun à l'activité créatrice. C'est déconcertant. Bien au-delà de la dorure étincelante de Klimt, de la quiétude magique de Redon, des images hantées des préraphaélites, de Knopff, Munch ou Moreau, les artistes, les disciplines et les styles abondent. Il faut bien parler de symbolisme pour voir réunis l'art nouveau de Guinard, le futurisme de Balla, la sculpture de Rodin, de la technique impressionniste, pointilliste, tachiste, un intérieur de Vuillard et un paysage d'Ozias Leduc! D'ailleurs, le parcours de cette exposition suit une logique thématique plutôt que chronologique ou stylistique. «Le miroir mystique», «le satanisme», «l'agonie du moi», «les mères», «la femme fatale» et «l'éveil de l'adolescence» sont par-

mi les nombreux sous-thèmes explorés. C'est fascinant.

Puis à travers ces univers ailés d'anges ou de démons, à travers ces arabesques de couleurs et de métaux précieux, à travers ces images vacillant entre la vie et la mort, l'éveil et le sommeil, la sexualité et la maternité, la lucidité et la folie, il est surprenant de constater la flagrante contemporanéité de bon nombre de ces œuvres. Au-delà de la sensibilité fin-de-siècle dans laquelle, sans nul doute, on se retrouve, l'imagerie et les moyens plastiques eux-mêmes sont parfois étonnamment près des nôtres. Notamment dans la photographie (parmi les plus belles œuvres de l'exposition, avec, en plus, une forte concentration d'artistes américains) qui nous fait penser que la contribution d'Evergon, Pierre et Gilles, Serrano ou Angela Grauerholz se limite à la couleur et les grandes dimensions.

Et en fin de parcours, pour vous remettre les idées en place, le musée propose une série de courts métrages reliés au contenu de l'exposition. Pour la deuxième visite peut-être, tout comme les livres — objets intimes qui nécessitent la plus grande attention — présentés dans la dernière salle...



Flora of The Alps, une œuvre de Reginald Frampton.

SOURCE MBAM

CARRIÈRES & PROFESSIONS
LE DEVOIR

Les lundis, mercredis, et vendredis inclusivement.

Vent bleu

Une installation de Guido Molinari
Salle Beverley Webster Rolph
Musée d'art contemporain de Montréal
Jusqu'au 29 juillet

C'est le dernier jour pour voir les tableaux récents et les œuvres sur papier 1950-60 de Guido Molinari à la Galerie Éric Devlin

Galerie Éric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h
Avec la participation
du ministère de la Culture du Québec

630917

galeriericdevlin

Offrez-vous un cadeau d'une rare qualité!



- 8 juillet Les IMPRESSIONNISTES CANADIENS et Louis MUHLSTOCK au Musée du Québec
- 15 juillet Un concert spécial avec marionnettes géantes à Lanaudière
- 23 juillet La collection de la Reine à Ottawa

et bientôt la Mauricie, les Bois-Francs, Charlevoix...

Demandez la circulaire 1995
276-0207 ou 259-7629

GUIDO Molinari

UNE RÉTROSPECTIVE
JUSQU'AU 17 SEPTEMBRE

L'EXPÉRIENCE
SENSORIELLE
DE LA COULEUR

mardi au dimanche de 11 h à 18 h
mercredi de 11 h à 21 h

métro Place-des Arts
renseignements : (514) 847.6212

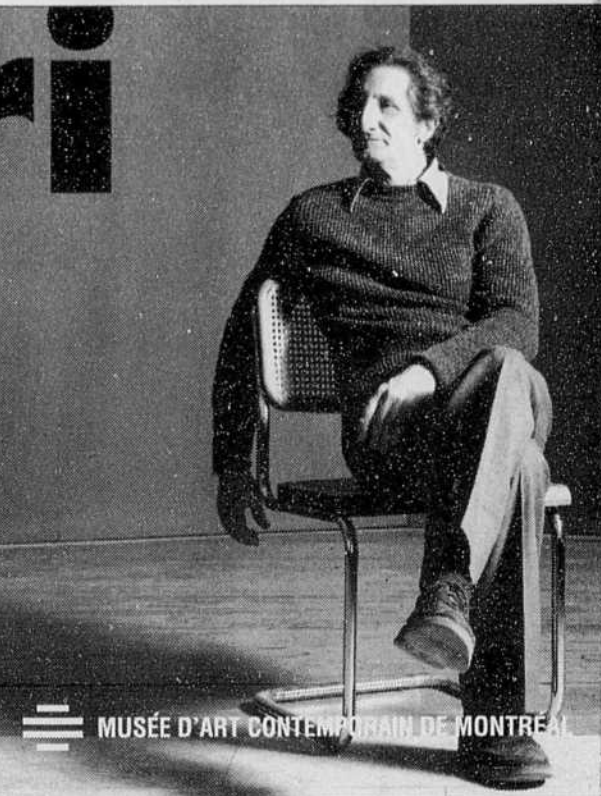
Inédit!

DU 13 JUIN AU 23 JUILLET : Vent bleu
Une œuvre environnementale exceptionnelle

Une exposition
présentée par



Photo: Richard Max Tremblay



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Du 4 juin
au 20 août 1995

Une exposition
organisée et
mise en tournée
par le Musée
des beaux-arts
du Canada.

Magiciens
de la lumière

PHOTOGRAPHIES DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Lucia Moholy,
Portrait
d'une femme
(détail)
1928-1932.
Photo: MBAC.

NE PAS
LAISSEZ-VOUS
TOUCHER

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec, (418) 643-2150

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

HEURES D'OUVERTURE Droits d'entrée

Tous les jours Adultes: 4,75 \$
de 10h à 17h45: 3,75 \$
le mercredi Étudiants: 2,75 \$
de 10h à 21h45: Moins de 16 ans: Gratuit

Les Mercredis BELL: entrée gratuite.



Le Montreal Hunt Club, un autre dossier noir du patrimoine montréalais...

FORMES

Touche pas à mes comités

SOPHIE GIRONNAY

Le Comité, qu'est-ce que c'est?

Le 2 avril 1986, l'Assemblée nationale du Québec modifiait la Loi sur les biens culturels, pour donner aux municipalités deux nouveaux outils de protection de leur patrimoine: la possibilité de procéder à la «citation d'un monument historique» et celle de constituer un territoire en «site du patrimoine». À Montréal, la tâche de conseiller le conseil municipal à ce sujet est confiée au Comité consultatif de Montréal sur la protection des biens culturels, un comité d'experts indépendants créé en février 1987.

Les membres du comité consultatif actuels sont: l'historienne de l'art Raymonde Gauthier, (présidente), l'abbé Claude Turmel (vice-président), les architectes Paul Faucher, Mario Saia, Adrien Sheppard, la politicologue Cécile Grenier, et le géographe urbain David B. Hannah. Ils se réunissent chaque quinze jours (pour un dédommagement de 200 \$ chacun). Au Bilan annuel de 1993, le budget du Comité était d'environ 27 000 \$ et sera le même pour 1994.

De 1987 à 1993, le Comité consultatif a permis la citation de 21 monuments historiques et la constitution de six sites du patrimoine — qui concernent 2875 propriétaires dont 2500 sur le seul site du mont Royal. Depuis, on assiste à un gel de ces procédures, à la dégradation des bâtiments cités, et à une fréquence d'incendies dont s'est officiellement inquiété le Comité. Tous les travaux touchant aux enveloppes extérieures

— et seulement à elles — des bâtiments cités ou dans les sites doivent être examinés par le Comité.

Saint-Isidore

La chapelle Saint-Isidore, bâtie par Victor Bourgeois vers 1750, est le dernier vestige du village de Longue-Pointe, détruit par la construction du tunnel Louis-Hypolite-Lafontaine. Il a donc un intérêt culturel autant qu'architectural, ce qui a motivé le Comité consultatif à recommander sa citation comme monument historique. Ce qui fut adopté en conseil en 1990. Or, les propriétaires du couvent, les sœurs de la Providence, encouragées par le déplacement des activités du Vieux-Port vers l'est, avaient espéré vendre leur terrain à la compagnie de conteneurs de bateaux Cast. Ces dames et leurs avocats entamèrent alors une poursuite en cour pour dommages causés par la citation de l'édifice en monument historique, qui aurait compromis la vente.

En mars dernier, coup de théâtre, le comité exécutif de la Ville de Montréal a recommandé au conseil municipal non seulement l'octroi d'un 420 000 \$ aux sœurs pour règlement hors cour, mais aussi la «dédication» et la démolition du couvent! «Non seulement ça ne s'est jamais vu, dit Mme Gauthier, mais une «dédication» est une procédure qui n'existe même pas!»

saccage le plan du bâtiment, dessiné en fourchette. Ils l'ont fait sans permis, même s'ils sont dans le site du patrimoine du mont Royal! Ils ont «by-passé» la Ville complètement. Effrayant!

Quels sont les pires ennemis du patrimoine?

— Il y a dix ans les promoteurs faisaient la pluie et le beau temps. Aujourd'hui, les difficultés viennent plutôt des institutions. Des subventions sont annoncées dans tel champ de recherches médicales, par exemple. Aussitôt, vite, ça presse avant le mois de septembre quand tombe la subvention, il faut construire des étages en plus pour y mettre des laboratoires où on installera quoi? Des rats. À l'Université de Montréal, à l'Hôtel-Dieu, à l'Institut de recherche clinique de Montréal, c'est partout pareil: tel professeur a eu tant de subventions pour ses recherches et ça lui prend tant de pieds carrés. Finalement, la montagne se retrouve ceinturée de rats. Pendant ce temps-là, sur les bâtiments principaux, les pierres sont disjointes, les fenêtres anciennes pourrissent faute d'un coup de peinture. Le nombre de fenêtres en aluminium qu'on a vu passer sur les plans de rénovations au Comité, c'est effrayant! Alors qu'à l'église de Repentigny, il y a des fenêtres qui datent de 1726, qui ont été repeintes et décapées, et qui n'ont pas bougé.

Comment se fait-il qu'aucun site du patrimoine n'ait été créé depuis 1992?

— Parce qu'en mars 1992, l'administration Doré a introduit un autre niveau de protection, administratif celui-là, qui est la Commission Jacques-Viger. Cette Commission crée des «secteurs significatifs», c'est-à-dire des zones, avec aussi des bâtiments comme les bains publics, les marchés, le Jardin botanique, où rien ne peut être touché sans passer devant un comité. Secteurs et sites ne se recoupent pas pour le moment, sauf dans le Vieux-Montréal (où un propriétaire qui envisage des transformations doit passer à la fois au Comité et à la Commission). Mais le projet de fusionner le Comité consultatif et la Commission est dans l'air depuis ces années. Et ça, c'est un projet qui me paraît extrêmement dangereux.

Pourquoi ça?

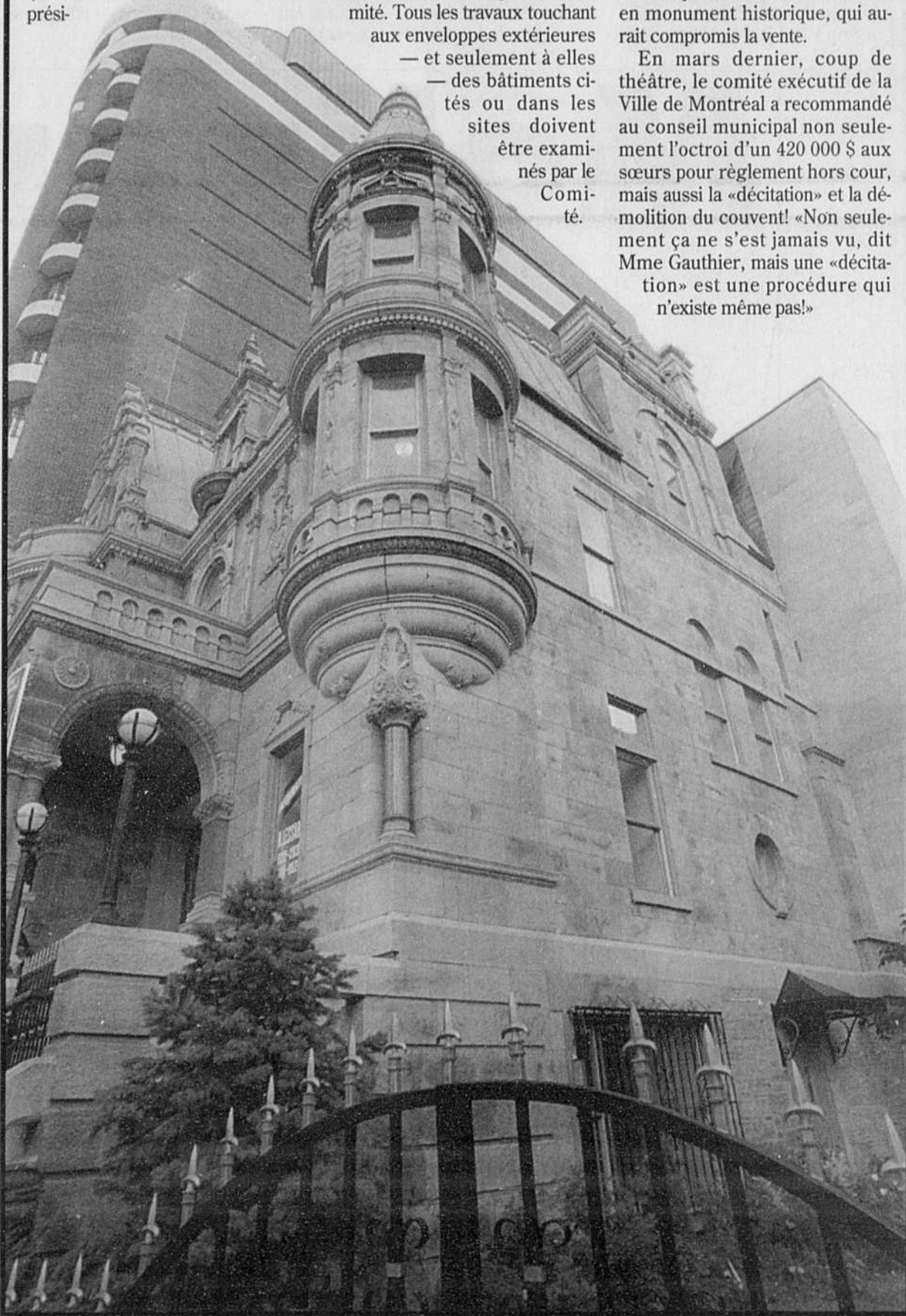
— Comme le Comité consultatif, la Commission Viger se compose d'experts indépendants, d'une grande crédibilité, et généralement, les gens des deux instances ont les mêmes opinions (qui se divisent plutôt par classes d'âge, je l'ai observé). Mais à la Commission Viger on ne rencontre pas les propriétaires, les architectes, le public, on ne fait pas d'éducation. Ce sont les fonctionnaires qui viennent d'abord nous dire ce qu'ils pensent d'un plan, et puis quand nous transmettons notre avis, c'est à eux que nous le donnons sous forme de procès verbal. Ce projet de fusionnement vient des fonctionnaires, qui veulent avaler le Comité consultatif. Mais là où le bât blesse, c'est que le Comité consultatif se rapporte directement aux élus, qui sont directement responsables de leurs décisions.

Alors qu'à la Commission Viger... ?

— À la Commission Viger ou autre produit futur d'un fusionnement, les avis des experts sont ou seraient toujours filtrés par des fonctionnaires. Mais plus essentiel encore: la grande différence est que le Comité consultatif applique une loi provinciale et selon les critères internationaux reconnus par l'UNESCO, alors que la Commission Viger s'occupe de règlements municipaux. Pour les grosses institutions comme les universités, les hôpitaux, la Commission Viger n'est que menu fretin. Comme l'argent leur vient de Québec, eux n'écoutent que Québec, le seul maître qu'ils se reconnaissent. C'est pourquoi le Comité consultatif peut avoir plus de poids. Tout est une question de pouvoir, c'est-à-dire de psychologie!

Alors, cet horizon, vous le voyez rose ou noir, Mme Gauthier?

— Moi, vous savez, je garde toujours une vision d'historienne. En patrimoine, c'est toujours pareil, tu mets ton pied dans la porte et puis tu pousses, et tu pousses. Ma devise me vient des États-Unis où j'ai longtemps vécu: des fois on perd, des fois on gagne, mais la plupart du temps on apprend à attendre.



La rénovation de la Maison Dubuc est un bel exemple de collaboration propriétaire-Comité consultatif.

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

IDÉ Programme de stages pour les finissants en design

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Monsieur Bernard Lamarre, président du Conseil et Madame Helen Stavridou, directeur exécutif de l'Institut de Design Montréal sont heureux d'annoncer la mise sur pieds d'un programme de stages en entreprises pour les finissants universitaires des différentes disciplines du design. C'est en collaboration avec Emploi et Immigration Canada et les universités que l'Institut entend assurer la gestion du programme de stages. Le budget réservé au programme

pour l'année 1995-96 sera d'environ 100 000\$.

Ce programme vise plusieurs objectifs. Le premier consiste à développer une culture du design dans les entreprises en permettant à ces dernières d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design. Le programme favorisera également la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée variant de six

à douze mois pour douze finissants des différentes disciplines du design. Finalement, l'Institut entend stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux finissants l'opportunité d'acquiescer une première expérience de travail.

L'Institut de Design Montréal gère présentement un programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD). Grâce à son nouveau programme de stages,

l'Institut entend stimuler davantage la création d'emplois et intégrer les finissants en design choisis à l'intérieur d'entreprises dynamiques ayant à cœur l'implantation ou le développement d'activités de recherche en design. L'Institut espère que plusieurs de ces expériences s'avéreront positives et seront créatrices d'emplois réguliers dans le secteur.

Renseignements: Helen Stavridou, (514) 596-2436